

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

1ÈRE ANNÉE VOL. II.

MONTRÉAL, JEUDI, 13 OCTOBRE 1870.

No. 23

SOMMAIRE DU No. 23.—13 Octobre, 1870.

Agronomie.

LISTE DES PRIX DÉCERNÉS A L'EXPOSITION
DU COMTÉ DE BERTHIER, TENUE A
BERTHIER LE 28 SEPTEMBRE..... 353

TRAVAUX D'AUTOMNE..... 354

TRAVAUX DE LA SAISON.—Labours préparatoires. Nourriture d'hiver des bestiaux. Les carottes pour les chevaux. Paille et foin hachés. Racines coupées. Faut-il donner au bétail à cornes les pommes de terres cuites ou crues. Curer les fossés d'écoulement.—M. de Dombasle..... 355

A ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRÈS.—Première partie. Chapitre XX. Comment Routineau avait trouvé les terres qu'il avait achetées de Progrès, et comment il les avait ensemencées. Le blé sur trèfle de Jean Progrès. Routineau défend à Progrès de prendre de la marne chez lui. Recherche d'une marnière. Marnage d'une pièce de terre..... 357

COLONISATION.—Repatriement des canadiens. 358

Notes de la Semaine.

EXPOSITION AGRICOLE DE L'ÉTAT DE NEW-YORK.—Bêtes à cornes. Les Alderneys. La vache canadienne. Race chevaline. Moutons et Porcs. Gallinacés. Les instruments aratoires. Faucheuses..... 358

EXPOSITION DU COMTÉ DE BERTHIER.—Classe chevaline. Classe bovine. Classe ovine. Classe porcine. Classe manufacturière. Souper.—Un Visiteur..... 360

DE LA POSSIBILITÉ D'AMÉLIORER NOS TERRES.—N. A. L..... 361

VEGER.—Fruittier portatif.—M. de Dombasle. 362

RÉCOLTE ET CONSERVATION DES FRUITS A CÉDRER.—Récolte des fruits.—J. Morière.. 363

UN CARTEL.—A propos de la viande d'un jeune bœuf et de la viande d'un bœuf de 7 ans. Le vieux bœuf est préférable. L'utilité des animaux précoces.—O. R... 364

HOMMAGE A L'AGRICULTURE.—Le luxe. L'agriculture ancienne.—Un Abonné..... 365

BASSE-COUR.—La spéculation de la volaille.—Edmond Barthelet..... 366

Illustrations.

Lion du Canada..... 361

Feuilleton.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—Le puits..... 367

LES MARCHÉS DE LA PROVINCE..... 368

VINAIGRE, Comment on le fait avec du Cludre, du Vin ou Sorghum en 10 heures sans faire usage de drogues.

Pour les circulaires, s'adresser à F. J. Sage, Manufacturier de Vinaigre. Cromwell, Ct.

22 Septembre 1870.—a

Liste des prix décernés à l'exhibition du comté de Berthier, tenue à Berthier le 28 septembre.

1ère. Classe : Chevaux.

10. ETALONS.

1er. Prix, Ambroise Savoie, 2e. Henry Savignac, 3e. Charles Généreux, 4e. Syfroid Lafontaine.

20. JUMENT POULINIÈRE AVEC SON POULIN.

1er. Prix : Raymond Magnan, 2e. Hilaire Laferrière, 3e. Léandre Hénault, 4e. Maxime Brissette, 5e. Honoré Lambert, 6e. Dieudonné Denis.

30. PAIRE DE CHEVAUX DE TRAVAIL.

1er. Prix, Amable Laferrière, 2e. François Lavallée, 3e. Pierre Dumontier, 4e. Hercule Courchaine.

40. JUMENT.

1er. Prix, Raymond Magnan, 2e. Godfroid Bayeur, 3e. Cyrille Comtois.

50. POULIN ENTIER, DE 3 A 4 ANS.

1er. Prix, Norbert Bérard, 2e. Jude Chevalier, 3e. Octave Désy, 4e. Syfroid Lavallée.

60. POULIN ENTIER, DE 2 A 3 ANS.

1er. Prix, Norbert Bérard, 2e. Maxime Bérard, 3e. Prosper Dauphin, 4e. Syfroid Lavallée.

70. POULIN ENTIER, DE 1 A 2 ANS.

1er. Prix, Prosper Allard fils, 2e. Maxime Bérard, 3e. Vincent Lavallée.

80. POULICHE, DE 3 A 4 ANS.

1er. Prix, Norbert Hénault, Ecr., 2e. Raymond Magnan, 3e. André Touzin, 4e. Prosper Allard, fils.

90. POULICHE, DE 2 A 3 ANS.

1er. Prix, Octave Désy, 2e. François Lavallée, 3e. Hercule Courchaine.

100. POULICHE DE 1 A 2 ANS.

1er. Prix, Joseph Roch, 2e. Léandre Hénault, 3e. Antoine Trempe.

2ème classe : Bestiaux.

10. TAUREAUX DE 3 ANS ET PLUS.

1er. Prix, Prosper Allard fils, 2e. Vincent Lavallée, 3e. Paul Coulombe.

20. TAUREAUX, DE 2 A 3 ANS.

1er. Prix, Olivier Mousseau, 2e. Frs.-Xavier Désy père, 3e. Maxime Brissette.

30. TAUREAUX, DE 1 A 2 ANS.

1er. Prix, François Lavallée, 2e. George Champagne, Ecr., 3e. Olivier Mousseau, 4e. Henry Savignac.

40. TAUREAUX NÉS EN 1870.

1er. Prix, Olivier Mousseau, 2e. Norbert Drainville, 3e. Olivier Désy, 4e. F. C. Gouleau, N. P.

50. VACHES A LAIT.

1er. Prix, Atchez Mousseau, 2e. Louis Désy, père, 3e. Paul Coulombe, 4e. C. D. Cuthbert, Ecr.

60. TAURE DE 2 A 3 ANS.

1er. Prix, Atchez Mousseau, 2e. Vincent Lavallée, 3e. Prosper Allard, fils.

70. TAURE DE 1 A 2 ANS.

1er. Prix, Norbert Drainville, 2e. Prosper Allard, fils, 4e. Olivier Mousseau.

80. GÉNISSES NÉES EN 1870.

1er. Prix, Olivier Mousseau, 2e. Norbert Drainville, 3e. Michel Lavallée, 4e. Vincent Lavallée.

90. PAIRE DE BOEUF DE TRAVAIL

1er. Prix, Pierre Dumontier.

3ème classe : Moutons.

10. BÉLIER DE 2 ANS ET PLUS.

1er. Prix, Rémy Désy, 2e. Henri Laferrière, 3e. Norbert Drainville, 4e. Edouard Ferland, 5e. Pierre Dumontier.

20. BÉLIER DE 1 A 2 ANS.

1er. Prix, Atchez Mousseau, 2e. Louis Désy, 3e. Amable Pelland, 4e. Michel Lavallée.

30. BÉLIERS, NÉS EN 1870.

1er. Prix, Pierre Dumontier, 2e. Louis Pelland, 3e. Louis Poulet, 4e. Atchez Mousseau.

40. PAIRE DE BREBIS, DE 2 ANS.

1er. Prix, Atchez Mousseau, 2e. Louis Poulet, 3e. Louis Pelland, 4e. Hercule Courchaine.

50. PAIRE DE BREBIS, DE 1 A 2 ANS.

1er. Prix, Louis Pelland, 2e. Louis Poulet, 3e. Edouard Ferland, 4e. Dr. A. H. Pâquet.

60. PAIRE DE BREBIS, NÉES EN 1870.

1er. Prix, Louis Poulet, 2e. Prosper Allard, fils, 3e. Atchez Mousseau, 4e. Edouard Ferland.

4ème. Classe : Cochons.**10. COCHONS ENTIERS DE 1 AN ET PLUS.**

1er. Prix, Syfroid Lavallée, 2e. Rémy Désy.

20. COCHONS ENTIERS NÉS EN 1870.

1er. Prix, E. D. Cuthbert, Ecr., 2e. Désiré Giroux, 3e. Atchez Mousseau, 4e. Louis Poulet.

30. TRUIES DE 1 AN, ET PLUS.

1er. Prix, Maxime Brissette, 2e. Henry Savignac, 3e. Louis Désy, 4e. Louis Poulet.

40. TRUIES NÉES 1870.

1er. Prix, George Champagne, Ecr., 2e. Louis Poulet, 3e. Maxime Brissette, 4e. François Lavallée.

5ème. Classe : Manufactures domestiques.**10. PIÈCES D'ÉTOFFE DU PAYS.**

1er. Prix, Amable Laferrière, 2e. Edouard Ferland, 3e. Norbert Drainville, 4e. Henri Laferrière.

20. PIÈCES D'ÉTOFFE LÉGÈRE.

1er. Prix, P. Gédéon Ferland, 2e. François Lavallée, 3e. Napoléon Pelland, 4e. Raymond Magnan.

30. FLANELLE DE COULEUR.

1er. Prix, Narcisse Falardeau, 2e. Alfred Brûlé, 3e. Napoléon Pelland, 4e. Edouard Ferland.

40. FLANELLE BLANCHE.

1er. Prix, Edouard Ferland, 2e. Raymond Magnan, 3e. Henri Laferrière, 4e. Louis Pelland.

50. PIÈCES DE TOILE.

1er. Prix, Raymond Magnan, 2e. Alfred Brûlé, 3e. Norbert Drainville,

60. CHALES OU CHAPES.

1er. Prix, Norbert Drainville, 2e. Dominique Rousseau, 3e. François Lavallée.

70. COURTES POINTES.

1er. Prix, Napoléon Pelland, 2e. Elie Laferrière, 3e. Pierre Dumontier.

80. PAIRES DE COUVERTES.

1er. Prix, P. Gédéon Ferland, 2e. Pierre Dumontier, 3e. Norbert Bérard.

PRIX EXTRA.

Charles Lévèsque, Instruments de chirurgie pour médecin vétérinaire.

JUGES.**POUR LES CHEVAUX.**

James Wright, L'Assomption; Médard Gélinas, Yamachiche; P. R. Chevalier, Ecr., Sorel.

POUR LES BÉTAILS, MOUTONS ET COCHONS.

Hon. P. U. Archambault, L'Assomption; Ls. Lévèsque, Ecr., Ste. Mélanie Daillebout; Dr. Genand, St. Jacques de l'Acadian.

POUR LES MANUFACTURES.

Oscard Drolet, Ste. Elisabeth; Hy. polithe Cornellier, do; Charles Guilbault, Ste. Mélanie Daillebout.

B. E. PELLAND,

Secrétaire-Trésorie, S. A. C. B

Travaux d'automne.

Les excellents avis qui suivent extraits du *Journal d'Agriculture* n'ont pu trouver place plus tôt dans notre journal. Malgré qu'il soit tard nos lecteurs les liront sans doute avec intérêt.

Le principal travail de l'automne est le labour des terres. Il est très-important qu'il soit bien fait. On doit le commencer aussitôt que la terre est prête et que le temps est favorable. Un bon cultivateur fait la plus grande partie de ses labours l'automne. Le printemps il est plus prêt à profiter de toutes les belles journées qui se présentent pour ensemercer.

Un bon labour est celui dont les planches sont droites et les tranches égales. Il faut éviter de faire des trous sur le milieu des planches. On doit aussi leur donner une rotondité telle que l'eau ne puisse pas y séjourner.

Plus on donne de longueur aux planches, plus le laboureur économise du temps. Car, il est obligé de revirer moins souvent.

Après le labour viennent les rigoles qu'il faut absolument faire avec beaucoup de soin pour égoûter les terrains labourés.

L'égoût des terres est aussi important pour ainsi dire que le bon labour. Car, si on ne donne pas à l'eau la chance de s'écouler, elle séjournera sur les terres, détruira leur fertilité, fer apérir les grains.

Il faut érocher avant de labourer. Ne considérez pas comme perdu le temps que vous consacrez à cette opération. Car dans l'agriculture, tout se lie, et si la première opération n'est pas bien faite, on a beau se donner du trouble pour la seconde, c'est presque en pure perte. Tout le monde avoue qu'on ne perd pas son temps à bien faire une chose.

Prairies.—Ne faites pas une seconde récolte de foin, à moins que vos prairies ne puissent vous fournir une moisson considérable. Mais si vous faites cette seconde récolte, faites-le en ce mois. Ensuite répandez du fumier sur le terrain. Cela engraissera la terre, lui remettra ce que vous lui avez ôté, et donnera à l'herbe la chance de pousser assez longue pour faire à la terre une bonne couverture de gazon, qui préservera les racines de l'herbe, de la gelée.

Si vous donnez ces prairies aux animaux, attachez les vaches dans un endroit, et changez-les de place de temps à autre. Attachez-les assez loin les unes des autres pour qu'elles ne puissent pas se trouver ensemble. Veillez-les pour que leur corde ne s'enroule pas, ne les mette à la gêne. C'est une pratique qui a été reconnue

bonne par ceux qui l'ont essayée. Il vaut mieux les attacher par une patte que par la corne.

Ne les privez point d'eau.

Sarrasin.—Cette plante souffre des froids les plus légers. Il faut donc les couper aussitôt que les gelées menacent. Il n'est pas nécessaire d'attendre que toutes les têtes soient mûres pour en faire la moisson. Ce qui n'est pas mur, mûrit après être fauché.

On fait de petites bottes qu'on lie par la tête.

Les animaux.—Il faut profiter du commencement de l'automne pour faire reprendre aux animaux de la ferme ce qu'ils ont pu perdre durant les chaleurs de l'été. C'est le temps le plus propice.

Cochons.—Donnez-leur du vieux blé d'Inde moulu, si vous en avez. Cela les fera partir très bien. Toujours il est mieux de faire moudre ou de faire bouillir les aliments qu'on donne aux cochons, que de les leur donner crus ou non moulus.

Potatoes.—Arrachez-les aussitôt qu'elles sont mûres. S'il y en a de pourries, ne les mettez pas toutes ensemble, car, celles qui sont déjà gâtées feront pourrir les autres.

Concombres.—Ramassez-les pour faire des marinades.

Mauvaises herbes.—Si le temps est beau, il faut en profiter pour détruire les mauvaises herbes qui se trouvent sur votre ferme.

Pommes.—Celles que le vent fait tomber, sont ordinairement piquées des vers. Donnez aux cochons celles avec lesquelles vous ne pourrez point faire de cidre ou du vinaigre.

Jardins.—Nettoyez-les et utilisez toutes les herbes que vous avez l'habitude de jeter, pour en faire du fumier.

Plantation.—Le mois d'octobre est le meilleur pour faire les plantations, et tailler les arbres.

Economisez votre temps de manière à pouvoir aller aux exhibitions de comtés. La journée que vous sacrifierez pour cela ne sera pas perdue. C'est là que le goût de la bonne culture et des améliorations s'emparera de vous.

Vous y verrez de beaux animaux. Cela vous engagera à adopter les moyens d'en avoir de semblables.

Vous y rencontrerez des hommes pratiques et qui en connaissent plus que vous en agriculture. Leur conversation vous sera utile. Ne négligez pas ce moyen de vous instruire.

Fumier.—Charroyez aussitôt que

possible et autant que possible, votre fumier là où vous vous proposez de labourer cet automne.

Tiges de blé d'Inde.—Comme le fourrage sera moins commun qu'à l'ordinaire, on fera bien de tout ramasser. Les tiges de blé d'Inde peuvent faire de bon fourrage.

Travaux de la saison.

Labours préparatoires.

Depuis que la propagation des bons instruments a permis de donner à la terre des cultures plus complètes, plus fréquentes et plus énergiques que celles qu'on pouvait lui donner jusque-là avec des charrues faibles et mal construites, l'attention des cultivateurs a eu souvent à s'exercer sur un point bien important de leurs travaux, et assez d'observations ont été recueillies, pour que ce soit désormais une vérité acquise, que les labours profonds augmentent sensiblement la fertilité du sol et la vigueur de la végétation des plantes qui le couvrent. Il est une circonstance qui vient encore favoriser les chances de réussite des labours profonds : c'est que lorsqu'un cultivateur qui emploie une bonne charrue, prend possession d'un domaine où les labours n'ont été jusque-là que superficiels, il peut, dans presque tous les cas, accroître subitement, dans une grande proportion, la fertilité de la terre, en ramenant à la surface, par des cultures plus profondes, une terre neuve et imprégnée, de longue date, de sucs fertilisants. Sans doute cet effet ne sera que momentané : il ne se fera sentir que pendant quelques années, et ce serait une dangereuse illusion de croire que la richesse d'un sol ainsi amélioré, pourra se maintenir sans être entretenue par de nouveaux engrais. Mais il n'est par moins certain que bien des terres recèlent encore, aujourd'hui, des éléments de fertilité qu'il ne s'agit que de mettre au jour, et il est certain aussi que les labours profonds sont, dans presque toutes les circonstances, le moyen le plus assuré d'atteindre, presque sans augmentation de dépense, le double but que se propose toute bonne agriculture : la production, au plus haut degré possible, des substances alimentaires, et celle des engrais. (1)

Lorsque la récolte des blés est terminée, on ne doit pas perdre de temps pour donner un profond labour à celles des terres destinées aux semailles qui doivent recevoir une culture avant l'hiver. Cette précaution est surtout essentielle dans les sols argileux, parce qu'il arrive souvent que, plus tard, la saison trop pluvieuse empêche d'y exécuter ces travaux

(1) L'auteur suppose ici des terres fortes. Dans les sous-sols sablonneux il en serait bien différent.—[Red. S. A.]

Lorsqu'on fait usage du scarificateur ou de l'extirpateur, les terres qui ont reçu une bonne culture à l'automne peuvent, avec les plus grands avantages, se passer d'un second labour à la charrue au printemps, si elles doivent être ensemencées en avril ou mai. Alors une simple culture au scarificateur, qui ne coûte pas la moitié d'un labour à la charrue, met les terres dans un bien meilleur état que si on les labourait en cette saison. Ce mode de culture convient parfaitement aux terres fortes et argileuses, aussi bien qu'aux sols légers et sablonneux. Quant à quelques terres blanches, qui ont la propriété de se tasser fortement par l'effet des pluies de l'hiver, et sur lesquelles les gelées n'exercent aucune action pour les ameublir, les labours d'automne y sont ordinairement plus nuisibles qu'utiles.

Nourriture d'hiver des bestiaux.

Aussitôt que les pluies froides et les fortes gelées d'automne commenceront, il faudra établir les vaches à lait.

Dès ce moment, les racines doivent former une partie essentielle de la nourriture du bétail à cornes et des bêtes à laine. Les bœufs et les vaches peuvent très bien passer l'hiver en recevant par jour 12 lbs de foin ou même moins, lorsqu'on peut leur donner de bonne paille à discrétion, et le reste de la nourriture en racine, telles que betteraves, pommes de terre, carottes, navets de Suède, etc. Parmi ces racines, les plus nutritives sont les pommes de terre et les betteraves ; on peut calculer qu'elles équivalent à un peu moins de moitié de leur poids de foin sec.

Les carottes sont, sans contredit, préférables aux pommes de terre pour la santé du bétail ; mais, d'après les expériences faites en 1830 et 1831, à Roville, on s'est assuré qu'elles leur sont inférieures en faculté nutritive ; cependant les pommes de terre ne pourraient présenter de l'inconvénient pour la santé des bestiaux qu'autant qu'on les donnerait crues en trop grande quantité. Les raves ou navets sont beaucoup moins nutritifs ; il en faut 500 lbs environ pour former l'équivalent de 100 lbs de foin. Les feuilles de choux sont encore moins nutritives que les navets.

Les carottes pour les chevaux.

Quand aux chevaux, je ne puis trop recommander, d'après mon expérience, l'emploi des carottes pour leur nourriture ; 24 lbs de ces racines, avec 10 lbs de foin nourrissent parfaitement un cheval de très-grande taille ; cependant, si les chevaux travaillent habituellement, il est nécessaire de leur conserver une partie de la ration de grain ; ainsi on pourra, selon leur taille et le travail auquel

ils sont soumis, leur donner de cinq à dix pintes d'avoine, et ils seront maintenus en meilleur état que s'ils recevaient une ration d'avoine beaucoup plus forte sans carottes. Cette racine convient parfaitement aussi à la nourriture des poulains, qui prennent, avec elle, un grand développement. J'ai lieu de croire que les panais produiraient le même effet. Quand aux pommes de terre, il n'en est pas de même : si on les donnait crues, il y aurait de l'inconvénient à en donner plus de 12 lbs par jour à un cheval ; en les faisant cuire, cet inconvénient n'existe plus, mais elles procurent plus d'embonpoint que de vigueur. Quelques personnes très dignes de foi assurent cependant que leurs chevaux se trouvent fort bien d'un régime dans lequel ils sont nourris de pommes de terre cuites écrasées et mêlées à du foin haché, avec addition d'une petite quantité de grain, lorsque les animaux travaillent fortement. Les betteraves forment aussi une bonne nourriture pour les chevaux, et on en fait un grand usage dans bien des endroits mais, dans les expériences que j'ai voulu faire sur cette méthode, j'ai trouvé que beaucoup de chevaux ne les mangent pas volontiers.

Toutes les racines dont j'ai parlé conviennent parfaitement aux bêtes à laine, avec le soin de donner toujours une portion de la nourriture en fourrages secs.

Paille et foin hachés.

L'usage de hacher la paille que l'on fait consommer aux bestiaux est très-général dans quelques pays : peut être en a-t-on porté trop loin les avantages ; cependant il en présente de réels dans plusieurs circonstances. Il est certain que la paille des céréales, quoique peu nutritive par elle-même, est un aliment fort sain pour tous les bestiaux, et qu'ils la mangent volontiers dans une certaine proportion, sans qu'il soit nécessaire de la faire hacher ; aussi, lorsque les chevaux de trait sont nourris, par exemple, avec du foin, de la paille et de l'avoine, je ne pense pas qu'il soit avantageux de les forcer à manger une plus grande quantité de paille, en la leur présentant hachée (1) : mais il n'en est pas de même si, en place d'avoine, on veut leur faire consommer des grains beaucoup plus nutritifs, tels que des féveroles, de l'orge, du seigle, etc., dans ce cas, après avoir fait concasser ces grains, il est très-avantageux de les mêler à de la paille hachée. Il est très-probable que la principale cause pour laquelle l'avoine est une nourriture si convenable aux chevaux est que, sous

(1) On verra que l'auteur suppose des chevaux habitués à se nourrir de paille. Comme ce n'est pas l'usage du pays il faut pour la faire manger la hacher bien fine et la mélanger au foin haché.

un volume donné, elle ne contient pas une grande quantité de principes nutritifs, ce qui la met en rapport avec les facultés digestives de ces animaux : on ne peut, sans inconvénients, leur donner des grains qui, sous un volume égal, contiennent une bien plus grande quantité de parties nutritives ; mais ces inconvénients disparaissent si l'on mêle ces grains concassés à une substance, qui, comme la paille hachée, en augmente beaucoup le volume sans en augmenter sensiblement la valeur nutritive. Dans ce cas, il est bon d'humecter le mélange ; sans cela, les chevaux, en soufflant dans la mangeoire, séparent souvent la paille hachée, qui est beaucoup plus légère, et mangent le grain presque pur.

La paille hachée présente aussi de grands avantages lorsqu'on l'associe à des aliments très-aqueux par eux-mêmes, tels que des racines très-aqueuses. En y ajoutant de la paille hachée, on peut sans inconvénient augmenter la quantité de ces substances, quand on les fait consommer au bétail.

Dans plusieurs cantons, on hache aussi le foin destiné aux bestiaux, soit pour le mélanger à de la paille hachée, qu'on leur fait ainsi manger en plus grande quantité, soit pour en préparer des espèces de *soupes*, destinées principalement aux vaches laitières ou aux bœufs à l'engrais. C'est ainsi qu'en Flandre, après avoir fait détrempier dans l'eau des tourteaux d'huile ou de la farine de céréales, de féveroles, etc., on y ajoute du foin haché, et l'on présente le tout aux vaches sous la forme d'une soupe chaude. Il y a de fortes raisons de croire qu'on augmente la faculté nutritive des aliments en les donnant sous cette forme.

Depuis quelques années, l'usage s'est introduit, dans plusieurs exploitations bien administrées, de découper, à la plus grande longueur que donne le hache-paille, toute la litière destinée aux diverses étables. Cette pratique n'entraîne qu'une très-moindre dépense et une légère perte de temps, et, par compensation, elle procure deux avantages qui ont une fort grande importance : elle facilite et rend plus égale la fermentation du fumier, et elle supprime tous les inconvénients, si bien connus des cultivateurs, qu'entraîne l'emploi du fumier pailleux, que souvent on est obligé de conduire sur les terres avant l'entière décomposition de la litière. (1)

(1) Nous nous sommes convaincu par plusieurs années de pratique qu'il y avait une économie de fourrage du quart au tiers en le hachant soigneusement et nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de l'essayer cet hiver.—(Réd. S. A.)

Racines coupées.

Les racines qu'on donne crues aux bestiaux doivent, dans presque tous les cas, être coupées par morceaux ou par tranches ; le plus souvent on se sert, pour les découper, d'une bêche, ou, mieux encore, d'un couteau formé de deux lames droites disposées en croix ; mais cette méthode est très-longue et très-pénible. On a construit plusieurs instruments qui atteignent le même but avec beaucoup moins de travail. Le coupe-racine le plus économique et le plus expéditif est celui qui se compose d'un disque en fonte placé verticalement et garni de quatre couteaux qui détachent des tranches des racines placées dans une trémie disposée contre la surface du disque. Un homme, servi par un enfant, peut, à l'aide d'un bon coupe-racine, découper jusqu'à 5000 lbs de racines dans une heure.

Le découpage en tranches, opéré par les coupe-racines à lames unies, est parfaitement suffisant pour le bétail à cornes ou pour les chevaux ; mais, pour les bêtes à laine, il est important que les racines soient divisées en fragments plus petits, parce que, lorsqu'un mouton tient à la bouche une de ces grandes tranches, il arrive fréquemment qu'il la laisse tomber, en tournant la tête.

On peut bien, à l'aide de la bêche ou du couteau en croix, réduire en petits fragments les tranches plates sorties du coupe-racine à lames unies ; mais cette seconde opération est toujours longue et imparfaite. Il est bien préférable et économique de se servir d'un coupe-racine à couteaux dentelés, tels qu'on les construit pour l'usage des bergeries, et qui divisent les racines en petits rubans assez minces pour qu'on n'ait plus à redouter aucune perte ni aucun accident de suffocation, comme il en arrive quelquefois lorsque les animaux mangent avec avidité des morceaux trop larges et surtout trop épais ; et même pour les chevaux, et plus encore pour les vaches ou les bœufs à engrais, on trouvera de l'avantage à découper les racines en petits fragments, lorsqu'on veut les faire consommer en mélange avec d'autres substances, telles que fourrages hachés, sons, tourteaux pilés, grains concassés, etc.

Faut-il donner au bétail à cornes les pommes de terre cuites ou crues.

D'après quelques expériences faites sur des vaches laitières, les pommes de terre cuites favorisent l'engraissement du bétail plus que les pommes de terre crues, et ces dernières donnent plus de lait aux vaches que les pommes de terre cuites. D'un autre côté, on ne peut donner aux bêtes à cornes, sans danger pour leur santé, une aussi grande quantité de pommes de terre crues

que de cuites. Ces dernières peuvent, sans aucun inconvénient, former la plus grande partie de la nourriture du bétail ; mais, si on les donne crues en trop-grande proportion, il peut en résulter des diarrhées et d'autres accidents graves, qui, dans mes expériences, n'ont cependant pas eu de suites funestes, et ont cédé au seul changement de régime : et même, je me suis assuré qu'en y habituant peu à peu les animaux, on peut leur faire consommer, sans résultat fâcheux, les pommes de terre crues, dans une assez grande proportion ; par exemple 50 lbs par jour, par tête de bœuf ou de vache. Au total, je ne sais pas si les soins et les dépenses qu'entraîne la cuisson des pommes de terre, sont bien compensés par les avantages que procure cette opération, même pour le bétail à l'engrais.

Lorsqu'on a des racines de plusieurs espèces, par exemple, des pommes de terre et des betteraves, le meilleur parti consiste à donner pendant tout l'hiver des rations composées des deux espèces.

Pour les betteraves et les carottes, on ne peut trouver aucun avantage à les faire cuire, si ce n'est pour les porcs qui les mangent ainsi plus volontiers.

Curer les fossés d'écoulement.

Dans l'étendue de presque toutes les exploitations rurales, il se rencontre un certain nombre de fossés principaux qui servent à l'assainissement des diverses pièces de terre. Les raies d'écoulement, rigoles ou saignées que l'on pratique sur la surface de ces pièces, ne peuvent ordinairement produire un effet complet que lorsque les fossés dans lesquels elles ont leur issue sont curés exactement chaque année : c'est un soin très-important pour le cultivateur, car presque toujours il faut y revenir tous les ans, si on veut éviter de grands travaux pour le curement ; lorsqu'au contraire on ne passe pas une année sans les nettoyer, le travail est peu considérable, et les pièces de terre sont toujours bien soignées.

L'automne est l'époque la plus favorable pour cette opération, parce que c'est surtout en hiver que l'action de ces fossés est nécessaire pour l'égouttement des terres, et si on curait ces fossés au printemps ou dans l'été, les herbes qui y végètent toujours avec force, dans cette saison, les obstrueraient bientôt, et on serait forcé de recommencer avant l'hiver. En effet, quoique ces fossés ne soient comblés ni par la terre, ni par la vase, il suffit des herbes qui y croissent pour gêner le cours de l'eau, et la faire souvent refluer dans les rigoles. On remarquera très-fréquemment qu'un fossé où l'eau est stagnante sur une très-grande longueur, et où il semblait qu'elle n'avait aucune pente, se dé-

barrassera complètement, et se videra à une profondeur inespérée, par l'effet du seul soir d'extirper les plantes qui embarrassaient le cours de l'eau.

Les soins relatifs aux fossés d'écoulement sont un des points sur lesquels on remarque, en général, la plus incroyable négligence de la part des cultivateurs dans presque tous les cantons, et rien n'est plus commun que de voir de grande étendue de terres submergées en partie pendant l'hiver ou après de longues pluies, parce qu'on néglige de faire ou d'entretenir un fossé qui pourrait les saigner complètement. Il se rencontre une multitude de cas où le creusement d'un fossé qui coûterait une cinquantaine de francs, ou un entretien annuel qui n'exigerait que quelques journées d'ouvriers, augmenterait d'un dixième ou même d'un quart toutes les récoltes d'une cinquantaine d'arpents de terres : et il ne serait pas difficile de trouver même telle localité où une dépense encore moindre assurerait un profit annuel de plusieurs milliers de francs.

Dans le curement annuel des fossés, on évite beaucoup de travail, en se contentant de nettoyer le fond du fossé sur la largeur de la pelle seulement, et sans toucher aux talus qui acquièrent de la solidité en se garnissant de gazon. Cela suppose, toutefois, que le fossé a été primitivement creusé avec soin, en donnant à son fond une pente suffisante dans toute sa longueur, et en formant des talus réguliers et assez prolongés pour que leur pente ne soit pas trop forte. Lorsque les fossés ont été ainsi exécutés, le curage annuel n'exige que peu de travail, en le faisant comme je viens de le dire. On comprend bien qu'il ne s'agit pas ici des fossés qui sont sujets à s'emplier par des atterrissements considérables, dans les crues d'eau.

M. DE DOMBASLE.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XX.

COMMENT ROUTINEAU AVAIT TROUVÉ LES TERRES QU'IL AVAIT ACHETÉES DE PROGRÈS, ET COMMENT IL LES AVAIT ENSEMENCÉES.—LE BLÉ SUR TRÈFLE DE JEAN PROGRÈS.—ROUTINEAU DÉFEND A PROGRÈS DE PRENDRE DE LA MARNE CHEZ LUI.—RECHERCHE D'UNE MARNIÈRE.—MARNAGE D'UNE PIÈCE DE TERRE.

Pierre Routineau avait mis la charrue dans les terres qu'il avait achetées de son voisin Progrès, dès le lendemain qu'il en avait été le propriétaire. Elles étaient en friche, n'ayant pas été labourées depuis trois ans. Les ronces, les luzernes sauvages et autres mauvaises herbes avaient envahi et

couvert le sol. Pierre Routineau et son fils gros Louis avaient fait aciérer leur meilleur soc, pour couper plus facilement les racines dont le terrain était empoisonné. Malgré tous leurs efforts, leur travail fut bien imparfait, car les racines, au lieu de céder sous les efforts de la charrue, s'écartaient à droite et à gauche.

Quelque temps après, ils donnèrent un second labour, mais sans plus de succès, car la charrue sans oreille dont ils se servaient fouillant la terre sans la tourner, ne faisait que cacher les racines et le collet des mauvaises herbes.

Cependant, la plupart des voisins, aussi ignorants que ceux-ci, s'écriaient en voyant leur travail.

—Laboure-t-il bien, ce Routineau ! Et son gros Louis encore mieux ! Ah ! Dame, ça toujours été de fameux laboureurs de père en fils ! Jean Progrès avec sa belle charrue aurait-il pu faire aussi bien ?

Il est clair qu'avec trois vaches, deux bœufs et un cheval, Routineau ne pouvait pas faire assez de fumier pour ses terres qui en avaient besoin ; aussi n'en mit-il pas sur les terres de la vieille tante de Progrès. Il pensait d'ailleurs, qu'étant demeurées en friche depuis trois ans, elles n'en avaient pas besoin pour la première récolte.

De son côté, Progrès avait défriché la première pièce de trèfle qu'il avait faite et qui était en prairie depuis deux années. Il ne lui donna qu'un seul labour avant la semaille, mais avec sa charrue Dombasle américaine à laquelle il avait attelé ses deux bœufs et ses deux mulets. Il avait fait de six pieds de large seulement, et des planches assez bombées, et dans la crainte que son blé ne fut pas assez recouvert parla herse, il avait curé les raies avec une pelle et répandu également la curure dessus.

Le blé, cependant, avait une chétive apparence à sa levée, il paraissait clair, tandis que celui de Routineau était vert et garnissait bien sa terre. Aussi Progrès répondait bas quand on lui parlait de son blé sur trèfle, il n'en avait jamais fait avant celui-là ; mais il espérait, comme le lui avait dit M. Martineau, qu'il reprendrait sa revanche plus tard. On attendait donc, et plusieurs cultivateurs des environs étaient venus voir les blés des deux voisins dont les opinions si différentes étaient connues de tout le pays.

Quelque temps après que Progrès eut garni ses étables de marne, Routineau alla à sa marnière pour voir ce que son voisin en avait pris, et quand il vit la brèche que celui-ci avait faite il pensa qu'il lui en avait assez donné et que de la manière dont il y allait, il aurait bientôt tout dépensé. Comme il n'avait pas envie de voir cette pièce de terre passer dans les étables de Progrès, il s'en alla donc chez lui, et lui dit :

—Écoutez, voisin, il ne faut pas vous fâcher, mais vous enlevez tant de marne, que bientôt tout mon champ y passera. Puisque vous avez fini de garnir vos étables, il faudrait tâcher de trouver de la marne chez vous ; et pour vous prouver que ce n'est pas mauvaise volonté, je vais vous aider à trouver ce trésor.

—De la mauvaise volonté, voisin, je ne le pense pas, dit Progrès. De plus, parce que j'ai confiance en la marne, ce n'est pas une raison pour que vous y ayez confiance. J'accepte vos services, aidez moi à chercher et comme nos terres se touchent, comme il y a de la marne chez vous, il doit y en avoir chez moi.

Et ces deux braves voisins se mirent en quête.

Ils fouillaient ici, ils fouillaient partout. M. Martineau qui les vit faire, leur dit qu'on trouvait ordinairement la marne dans ce qu'ils appelaient les terres chaudes, sur lesquelles pousse le *pas de poulain*, mauvaise herbe à larges feuilles, à peu près impossible à détruire. Qu'on en trouvait encore dans les endroits où poussaient très vigoureusement de petites ronces qui courent sur la terre ; qu'enfin, la marne était plus près de la surface de la terre, dans les pentes et surtout au bas des pentes.

Au moyen de ces indications, ils dirigèrent leurs recherches, et trouvèrent de la marne au bas d'une pente, dans une des meilleures pièces de terre de la ferme.

Jean Progrès était enchanté.

—A savoir, dit Routineau, si Mr. Blanchard vous permettra de fouiller ainsi une de ses meilleures pièces de terre à blé ?

—Qu'est-ce que cela lui fait, si les autres pièces lui en donnent plus avec la marne qu'il n'en aurait de celle-ci ?

—Ah ! ce n'est pas la même chose, car vous diminuerez sa pièce de terre, et vous n'avez pas ce droit ; enfin, vous pourriez toujours lui demander.

—Nous verrons, en attendant, je vais profiter de notre trouvaille pour marrer ma pièce carrée.

Et Progrès au comble de la joie de n'avoir plus besoin de la marne de son voisin, continua son travail avec un tel acharnement, en y employant ses bœufs et ses mulets, qu'il mena 100 voitures de marne dans les quatre arpents de la pièce carrée. Pour avoir plutôt fini, il prit avec lui ses deux journaliers et ses deux domestiques.

On déposait la marne en petits tas sur le terrain, puis on l'étendait ensuite. Toute la terre en fut couverte. Il en aurait fallu presque le double pour que le marnage fut complet ; mais c'était toujours autant de fait.

La pièce carrée était une assez bonne terre et Progrès comptait l'engraisser

abondamment. Il avait recueilli autant de fumier en trois mois, qu'il avait coutume d'en recueillir en six mois ; grâce aux vidanges de ses étables et aux terres de ses fossés ; sans compter qu'il avait six vaches au lieu de trois.

Colonisation.

Repatriement des canadiens.

Nous avons, aujourd'hui, une bonne nouvelle à enregistrer. Trente familles canadiennes-françaises qui résident aux Etats-Unis, dans les environs de Natick, R. I., ont acheté des terres dans le canton de Chesham, et sont décidées à revenir au pays en commençant l'exploitation dès le printemps prochain.

Depuis quelque temps ceux qui s'occupent de la chose ont pu constater que les cultivateurs de la province de Québec tournent leurs regards moins souvent vers les Etats-Unis et plus souvent vers nos riches cantons de l'Est. La fièvre de l'émigration semble nous laisser petit à petit ; nous paraissions mieux apprécier les immenses richesses que nous avons sous la main dans notre propre pays.

Aux Etats-Unis, tout n'est pas rose, quoiqu'on en dise, et nos compatriotes s'en aperçoivent. Si tel n'était le cas, ils ne songerait pas à y revenir.

L'exemple que nous venons de rapporter n'est pas le seul que nous pourrions citer. Souvent on nous écrit des Etats-Unis pour nous faire part des souffrances de nos compatriotes sur cette terre que l'on se plaint trop à nous représenter comme la véritable terre promise.

Ainsi, un ami nous écrit de New-Hampshire, que la position des canadiens dans sa localité est très-peu enviable, que plusieurs familles vivent misérablement, que toutes désirent retourner au plus tôt en Canada. Dans la localité où réside notre correspondant, les loyers sont de \$8 à \$12 par mois, le bois se vend \$5 à \$10 la corde, la fleur 10 piastres le quart, le lard 25 cents la livre, le beurre 45 cents, le bœuf 20 cts., les patates \$1.20 le minot, etc. Les familles aiment à parler des townships de l'Est et plusieurs s'y établiraient si elles en avaient les moyens, ou si les renseignements ne leur faisaient défaut.

Eh bien, ce défaut de notions justes sur notre pays va bientôt disparaître. On doit déjà attribuer les faits consolants que nous signalons aux efforts d'hommes dévoués à la colonisation.

Les prêtres qui résident dans les townships de l'Est sont de véritables apôtres de la colonisation. Leur travail est constant, et tout humble qu'il est, il n'en a pas moins les plus heureux résultats. Aucun labeur ne leur coûte. On en cite qui, au prix de

grands sacrifices personnels, ont fait un relevé de toutes les propriétés à vendre dans leur canton et répandent ensuite ces renseignements dans le pays et à l'étranger.

Nous devons dire que la société de colonisation de St. Hyacinthe fait aussi un grand bien. Les circulaires que le secrétaire répand partout ont pour effet immédiat d'attirer l'attention publique sur nos terres incultes, et nous ne pensons pas exagérer en disant que le mouvement actuel est dû en grande partie à cette société. C'est un honneur pour elle, et en même temps un encouragement à ne pas ralentir ses efforts.

Chose consolante aussi, c'est que la Compagnie du Grand-Tronc se montre très libérale chaque fois que des colons veulent se transporter dans ces cantons éloignés. Ainsi, nous apprenons que cinquante personnes du Comté de Bagot ont obtenu des billets à moitié prix de St. Hyacinthe à Cookshire, d'où elles se rendront, croyons-nous, dans le township de Ditton.

Voilà de bonnes nouvelles, nous le répétons. Encourageons ce mouvement de colonisation et prenons tous les moyens possibles pour faciliter le retour au milieu de nous des canadiens qui sont présentement aux Etats-Unis. La colonisation est chose essentielle, à la prospérité de la Province de Québec. Le recensement se fait l'année prochaine et si la proportion de notre population avec celle du Haut Canada était inférieure à ce qu'elle a été depuis dix ans, ce serait pour nous un véritable malheur, car notre influence dans la législation en serait déplorablement diminuée. La colonisation et l'émigration étrangère sont les seuls moyens qui soient à notre disposition pour écarter ce désastre. Nous ne saurions donc y consacrer trop de temps et d'efforts persévérants. Les choses vont bien maintenant, d'après ce que nous pouvons voir ; tâchons qu'elles aillent encore mieux.

— *Journal d'Agriculture.*

Il n'est pas toujours saison
De tondre brebis et mouton.
Parler français comme une vache espagnole
Quand chacun se mêle de son métier, les vaches en sont mieux gardées.
Manger de la vache enragée.
Bon homme, garde ta vache.
Il n'est rien de tel que le plancher des vaches.
Tuer le veau gras.
Brides à veaux, chose inutile.
Mieux vaut laisser la peau que le veau.
Mieux aime truie son que rose.
Nulle souris sans pertuis.
Blanches souris, chiens à rien faire.
Faire comme le singe, tirer les marrons du feu avec la patte du chat.
C'est un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein.
Le renard cache sa queue, le méchant son défaut.
Il n'y a si fin renard
Qui ne trouve plus finard.
Fuir comme un renard devant un lion.
Renard, que tu as grant queue !
En la queue et à la fin

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 13 OCTOBRE 1870.

L'Exposition agricole de l'Etat de New-York.

Bêtes à cornes.

Cette exposition qui se fait tous les ans à tour de rôle dans les principales cités de l'Etat de New-York, a eu lieu, cette année, à Utica, ville située au centre de l'Etat et qui contient une population d'environ 60,000 âmes. Ce pays est très remarquable pour l'excellence de ses pâturages ; aussi, l'élevage des animaux et la production de la viande, du beurre et du fromage forment-ils la principale industrie des cultivateurs. Ce système qui assure de grandes quantités d'engrais, donne aussi des récoltes de blé, d'orge et de maïs qui paraîtront énormes chez nous puisqu'on obtient jusqu'à 40 minots de blé, 60 à 80 minots d'orge ou de blé d'Inde par arpent. Ajoutons que les meilleurs cultivateurs pratiquent la jachère nue comme préparation à la culture du blé. Voilà des faits que nous signalons à l'attention de nos bons cultivateurs. Les troupeaux sont fort nombreux ; par exemple, sur une ferme de 300 acres, MM. Walcott & Campbell, propriétaires d'immenses fabriques de coton, près d'Utica, trouvent moyen de nourrir au delà de cent Durhams, et autant de Ayrshires. On pourra en estimer la valeur quand on saura que malgré la haute réputation du bétail appartenant à M. Cochran et celui de la ferme Logan il serait difficile d'affirmer avec justice que ceux de MM. Walcott & Campbell ne leur sont pas supérieurs. Ces deux races étaient donc parfaitement représentées à l'exposition.

Les Alderneys

étaient aussi en grand nombre et paraissaient fort estimées pour la quantité et surtout pour la richesse de leur lait. De bonnes vaches de cette race ne se vendent jamais moins que de \$200 à \$300 !

La vache canadienne.

En exprimant notre admiration pour les Alderneys à un des juges, M. Sanford Howard, Président du collège d'agriculture de l'Etat de Michigan,

(et auquel nous devons beaucoup de reconnaissance pour tous ses bons soins à notre égard,) nous lui décrivions que nous avons en Canada une race qui possède les qualités lactières de l'Alderney, et de plus, une assez bonne aptitude à l'engraissement. Nous avons eu la satisfaction d'obtenir la confirmation de nos vues par ce Monsieur, qui joint à une grande érudition une connaissance parfaite de la pratique d'agriculture et qui dans des voyages qu'il a faits dans notre province a eu l'occasion de se convaincre par lui-même de la valeur exceptionnelle de notre race dite canadienne. On ne peut donc donner trop d'attention dans notre pays à nos excellentes vaches canadiennes et faire de trop grands efforts pour les améliorer au moyen de la sélection et jointe à une nourriture saine et abondante, pendant l'hiver. On y voyait aussi un grand nombre de Devons, remarquables pour la beauté de leurs formes, la couleur uniforme de leur robe d'un rouge sang, la souplesse de leur peau et leur aptitude à l'engraissement dans des pâturages où des animaux plus gros souffriraient. Cette race est très vigoureuse et donne d'excellents bœufs de travail. Nous la recommandons d'une manière particulière, aux nouveaux colons qui ne seraient pas satisfaits de notre race indigène. Les Devons n'ont ni la grosseur, ni la perfection des formes des Durhams, mais en revanche ils possèdent la qualité de donner une viande de premier choix, tout en se contentant d'une nourriture moins riche et moins abondante. D'un autre côté, il semble admis que comme race de boucherie le Durham est la plus parfaite, mais il faut se rappeler qu'elle exige des soins exceptionnels que peu de cultivateurs canadiens sont prêts à lui donner. Ces races étaient les seules représentées parmi les bêtes à cornes.

Race chevaline.

Les chevaux n'étaient pas tout ce que nous avons l'habitude de voir dans nos expositions canadiennes. On n'y connaît pas encore le percheron, et les quelques clydes qui s'y trouvaient venaient de la province d'Ontario. La majorité des cultivateurs comptent sur leurs bœufs pour les gros travaux de la ferme; les chevaux

ont une tâche moins rude, on les veut actifs, ayant un grand pas sur la herse et un grand train sur la voiture. Aussi chacun veut ici son trotteur. Les chevaux de ce type étaient fort nombreux. Nous en avons vu qui unissaient à la rapidité d'action une force musculaire étonnante. On verra cependant que ce genre est encore difficile à trouver quand on saura que le service de ces derniers coûte \$75 à \$100 par jument et trop souvent les bons chevaux sont dans la proportion de un bon et 19 moyens ou tout-à-fait mauvais. Avis aux éleveurs de trotteurs.

Nous avons vu avec plaisir qu'un membre de la Société offrait un prix de \$200 pour le cheval le mieux adapté aux besoins des cultivateurs. Espérons que quelques uns de nos riches seront animés de semblables sentiments patriotiques et que nous pourrons juger de l'effet de leur dévouement à notre prochaine exposition! Une autre particularité qui nous a frappée très avantageusement: la Société offre tous les ans une forte prime pour l'étalon qui aura donné les six meilleurs poulins, les poulins à être exhibés avec l'étalon. N'est-ce pas là la meilleure manière de juger de la valeur d'un cheval! Nos éleveurs feront bien de se rappeler que dans les Etats, une belle paire de chevaux de carosse, bien ressemblants vaut \$1500 à \$2000 et qu'on n'exige pas un grand train pourvu qu'ils soient forts et élégants. Nos juments canadiennes mises avec des pur sang comme *Thunder* ou encore avec le *Cleveland Bay*, de Huntingdon, donneront de ces chevaux pourvu qu'elles soient saines, fortes et de belle forme.

Moutons et Porcs.

Quant aux moutons et aux porcs nous croyons que notre exposition provinciale était supérieure, tant quant au nombre des individus que pour leur beauté. Cependant, les cochons appelés *Chester White* étaient bien extraordinaires. On en voyait plusieurs qui pesaient de 1000 à 1250 lbs. Reste à savoir si ces animaux qui prennent au moins deux ans pour se développer sont préférables à nos Suffolks et nos Berkshires qui sont propres à la boucherie à 10 mois et qui peuvent alors peser jusqu'à 350 lbs de viande nette. Le Président du Collège de Michigan nous a assuré de plus que ces animaux ne peuvent guère

compter parmi les races bien établies et distinctes. Les reproducteurs sont loin de donner avec certitude à leurs progéniteurs les qualités qu'ils peuvent eux-mêmes posséder. Voilà une objection qui, à elle seule, suffirait pour ne point recommander ces animaux quand même leur grosseur ne serait pas une objection.

L'attention des éleveurs de moutons se dirige maintenant sur les longues laines, après avoir été donnée presque entièrement aux mérinos. Chacun reconnaît que les éleveurs canadiens sont infiniment plus avancés dans cette branche qu'on ne l'est aux Etats, et nous sommes persuadés qu'avant longtemps les Américains enlèveront tous nos moutons améliorés à des prix très rémunérateurs.

Gallinacés.

Le département des gallinacés était bien rempli et semblait très attrayant, mais il nous a été impossible d'y pénétrer à cause de la foule qui s'y pressait.

Nous devons ajouter cependant qu'à Montréal les meilleures espèces étaient parfaitement représentées. Nos excellents collaborateurs ont si bien traité ce sujet qu'il serait inutile pour nous d'y toucher davantage.

Les instruments aratoires.

Ce département, à lui seul, nous aurait dédommagé des frais de notre visite quand même il nous aurait failli ne pas voir tout les autres parties de cette magnifique exposition. A plusieurs reprises, nous avons regretté que tout ce département ne fut pas transporté en bloc à notre exhibition provinciale. Avouons-le, sans fausse honte, les Américains sont de beaucoup nos maîtres en mécanique et nos fabricants trouveraient qu'il est de leur intérêt de suivre de plus près les progrès rapides qui s'y font tous les jours. A part leurs charrettes, que nous ne sommes pas encore prêts à admirer, à peu près tous les instruments et machines que nous y avons vu sont ou égaux ou bien supérieurs à ceux fabriqués en Canada. Nous ne dirons rien des semoirs mécaniques, des fanèuses, des moissonneuses, des machines à vapeur portatives, des machines pour faire les tuiles et tant d'autres à peine connues ici et dont l'usage se répand de plus en plus aux Etats-Unis. Nous dirons

seulement quelques mots de celles qui nous intéressent de plus près.

Faucheuses.

Ces machines étaient au nombre de 49. Toutes de modèles différents et disons-le, presque toutes mieux finies, plus légères, plus durables que celles qui se fabriquent ici. Nous y en avons remarqué plusieurs qui avaient fauché cent arpents de foin et qui ne montraient point la moindre marque d'usure. Comme il n'y a pas eu d'essai, cette année, il serait peut être téméraire de dire qu'elle est la meilleure, nous espérons que le Conseil d'Agriculture pourra bientôt résoudre la question au moyen d'un grand essai d'instruments aratoires. Celles de Buckeye, fabriquée par MM. Adriaance, Platt & Co., Poughkeepsie ny comptait peut-être le plus grand nombre d'admirateurs puisqu'elle a obtenu, depuis plusieurs années, plus de médailles et de primes que toutes les autres. Cependant, plusieurs nouvelles machines lui disputaient la palme, eutr'autres la faucheuse Sprague qui ne compte qu'un an d'existence et qui est remarquable pour la simplicité de son mécanisme et pour sa légèreté et son fini admirable. Une faucheuse et moissonneuse combinée dont le couteau est vis-à-vis les roues, semblait la mieux appréciée de celles de cette espèce. Elle est fabriquée par la *Williams Co.*, Syracuse, New-York.

Pour la *Semaine Agricole*.

Exposition du Comté de Berthier.

Nous sommes d'autant plus reconnaissant pour ce rapport qu'il peut servir de modèle à tous ceux qui voudraient faire publier dans la *Semaine Agricole* la liste des prix décernés dans leur Comté. Les rapports sont d'un grand intérêt pour tous ceux qui suivent les progrès de l'agriculture dans cette Province, tandis que la liste des prix sans commentaire ne peut posséder tout au plus qu'un intérêt local. Nous espérons donc qu'à l'avenir on trouvera, dans chaque Comté, assez de dévouement pour donner un compte rendu détaillé du succès de l'exposition. Tous y gagneront et celui qui aura fait le rapport plus que les autres puisque ce rapport sera pour lui une

étude en même temps qu'un service rendu.

St. Cuthbert, 4 Oct. 1870.

Mercredi, avait lieu l'exposition du Comté de Berthier, le lieu était bien choisi et le temps magnifique, une foule immense accourue de toutes les paroisses et des Comtés voisins, témoignait de l'intérêt que l'on prend à ces fêtes agricoles; on y voyait un grand nombre de beaux animaux de toutes sortes et toutes races pour se disputer les prix.

Nous allons dire un peu de tout.

CLASSE CHEVALINE.

Nous avouerons que cette classe ne nous a pas paru atteindre à la hauteur de quelques autres. Les étalons, les poulains, les juments qui étaient en grand nombre sur le rond, étaient sans doute remarquables sous plusieurs rapports, mais ne nous ont offert aucun type particulier. Nous devons pourtant mentionner une pouliche perchonne de l'année, provenant du cheval percheron de la Société d'agriculture de L'Assomption, et appartenant à Mr. Ray. Magnan, qui promet beaucoup pour l'avenir. Pour ne pas rester en arrière des comtés voisins, il serait à désirer que la Société achetât un cheval reproducteur l'an prochain.

CLASSE BOVINE.

Cette classe était représentée très avantageusement par pas moins de 50 à 60 bêtes. Dans les vieux taureaux, il y avait le Hereford de M. Alors, qui a remporté le 2e prix à l'Exposition Provinciale et le premier à Berthier, qui a attiré l'attention de tous les connaisseurs et a mérité leur suffrage; venait en second lieu celui de Mr. V. Lavallée qui a remporté lui aussi le 3e. prix à l'exposition Provinciale dans la classe des Devonshire; le 3e. taureau était un croisé Ayrshire, plus ou moins bon. Dans les taureaux de deux ans, il n'y avait que le Devon de Mr. O. Mousseau qui offrait quelque chose de bon, le reste laissait à désirer; il n'en était pas ainsi pour les taureaux d'un an, ils étaient au nombre de sept, le premier prix a été accordé à Mr. F. Lavallée pour un croisé Devonshire, les autres prix ont été bien contestés entre Mr. G. Champagne et M. O. Mousseau. Nous avons remarqué dans les vaches laitières, qu'elles étaient bien supérieures, cette année, aux années précédentes; comme d'habitudes, la vache de Mr. A. Mousseau a remporté le 1er. prix, sans la moindre hésitation de la part des Juges, les prix suivants ont été assez contestés entre MM. O. Desy, P. Caulombe et E. O. Cuthbert; celles qui n'ont pas été primées étaient aussi de belles et bonnes vaches croisées. Dans les taures de

remarquable, c'était celle de M. A. Mousseau, qui a remporté le 1er prix; dans le reste, il y avait beaucoup d'uniformité dans la forme, nous croyons que cela est dû à ce qu'elles appartenaient à peu près exclusivement à la race canadienne. Les taures d'un an étaient au nombre de 7, et toutes belles, ce qui parle hautement en faveur des animaux achetés par la Société; le 1er. prix a été décerné à Mr. Drainville, le 2e. à Mr. Alors et le 3e. à Mr. A. Mousseau. Les veaux et génisses de l'année étaient assez bien représentés, c'est Mr. O. Mousseau qui a pris les deux premiers prix pour des veaux croisés Durham.

CLASSE OVINE.

Le comté de Berthier, commence à avoir une certaine renommée pour ses beaux moutons qu'il a acquise depuis plusieurs années. Les moutons qui ont été montrés mercredi confirment davantage l'opinion que nous avions du comté, sous ce rapport.

Les brebis (Cotswold) de M. A. Mousseau, le vieux bélier de M. R. Désy, le mouton d'un an Cotswold de M. A. Mousseau et les brebis de l'année de M. L. Poulet, semblaient défier toute concurrence. Les toisons de quelques uns de ces moutons nous ont paru très remarquables pour la qualité et la longueur de la laine. Un cultivateur du comté a acheté, il y a deux ans, un couple de brebis Cotswold et un bélier chez M. Ste. Marie qu'il a payé \$190. On peut lui demander aujourd'hui, s'il regrette les dépenses qu'il a faites pour améliorer son troupeau; je pense qu'il ne le regrette pas, puisqu'il a pris en partie tous les premiers prix dans les classes où il concourait; je conseille donc aux personnes qui désireraient se procurer de beaux moutons, d'aller voir M. A. Mousseau, parcequ'il les vend à bon marché.

RACE PORCINE.

Les cochons étaient de deux à trois races différentes, chacune d'elle avec ses qualités propres. Il y avait de beaux échantillons, mais pas en grand nombre. Dans les vieux mâles, le premier prix a été accordé au cochon de M. S. Lavallée, ce cochon a pris le premier prix à la dernière Exposition Provinciale, il a pesé 627 lbs; le second prix était un White-Chester, appartenant à M. R. Désy; les mâles de l'année figuraient en grand nombre, je n'en ai remarqué que de bons, un Suffolk, appartenant à M. Cuthbert et un Berkshire à M. A. Mousseau, ce dernier a été battu par un chétif cochon croisé, appartenant à M. D. Giroux, qui provenait du White-Chester, sus-mentionné et d'une truie caille qui était la plus chétive sur le terrain de l'Exposition, j'oserais dire la plus chétive bête du comté; j'aurais été content que la suggestion de M. A. Mousseau, faite il n'y a pas bien

longtemps dans la *Semaine Agricole*, demandant aux Juges de motiver leurs jugements, fût mise en pratique, afin de savoir pour quelle raison ce chétif cochon a battu le Berkshire pur ; je suis certain que le propriétaire aurait préféré ne rien avoir du tout. Dans les truies, il n'y avait que la jeune truie Suffolk de M. G. Champagne, qui est digne d'être mentionnées.

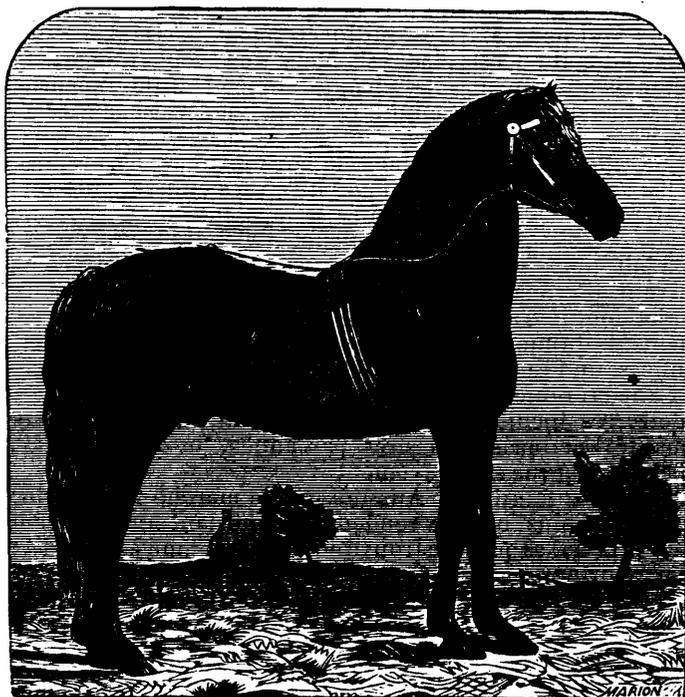
CLASSE MANUFACTURIÈRE.

Cette classe était très-intéressante, et parlait hautement en faveur de la femme canadienne, qui est très industrielle, habile et labourieuse, qualités qui font naître sous ses mains les merveilles d'industrie et de bon goût que nous avons admirées aux Expositions, du Comté de Bertier en particulier. En fait de tissus, nous avons eu beaucoup de belles choses à admirer ; plusieurs pièces de grosse étoffe canadienne d'une excellente qualité, étaient exhibées ; pour attester que ce n'est pas en vain que l'on a amélioré la race des moutons dans le comté. Un rouleau de toile, exposé par M. R. Magnan, était d'une finesse de tissu que nous n'avions jamais rencontré encore dans la toile fabriquée chez les cultivateurs. Il y avait plusieurs pièces d'étoffe légère, qui mériteraient d'être mentionnées, mais comme je n'ai vu ce département qu'en passant, je ne vous en dirai pas d'avantage.

SOUPER.

Après que les Juges ont eu fini leur ouvrage ils se sont tous rendus chez M. P. Talbert, hôtelier, en compagnie des Officiers et Directeurs de la société, pour assister à un souper préparé pour la circonstance, il y avait de quoi satisfaire les plus gourmands ; après que les dindes et poulets furent mangés, il fut proposé plusieurs santes auxquelles répondirent M. le Président, L. Lévesques, L'Hon. U. Archambault, H. Corneiller, ex-membre pour Joliette et le Dr. A. H. Paquet, M. P. P. ; tous ont su traiter leur sujet avec talent. Je n'entreprendrai pas de vous faire un rapport détaillé de ces discours parce que je suis déjà trop long ; mais je vous dirai que le Dr. Paquet a été bien approuvé quand il a proposé à l'assemblée, que les directeurs devraient inviter Mr. Barnard, rédacteur de la *Semaine Agricole*, à venir nous faire une lecture sur l'Agriculture ; tous ont répondu unanimement qu'il serait invité bientôt ; les MM. mentionnés plus haut ainsi que le Dr. Genand, qui étaient nos Juges ont tous promis qu'ils se feraient un devoir d'assister à cette Conférence, au jour fixé, après quoi, tous se sont dispersés, en se disant au revoir.

UN VISITEUR.



LION DU CANADA.

Ce magnifique cheval canadien appartient à la Société d'Agriculture d'Hochelega. Il pèse 1400 lbs. et trotte son mille dans deux minutes et trente cinq secondes. C'est certainement un des meilleurs sinon le meilleur cheval du genre en Amérique.

Pour la *Semaine Agricole*.**De la possibilité d'améliorer nos terres.**

Qu'il y ait possibilité de rendre à nos anciennes terres leur fertilité primitive, voilà ce qu'il est très facile de démontrer. Bien des cultivateurs ont dit : " Nous vendons nos terres, parce qu'elles ne produisent plus rien ; " s'ils avaient eu la moindre notion de la science agricole et plus d'expérience de ce que peuvent produire les amendements et les engrais, sur le sol, ils auraient dit ; " Nous gardons nos terres, parce que si nous les traitons convenablement, elles redeviendront ce qu'elles étaient d'abord."

On dit partout : " *Ce n'est pas possible.* " Moi, je vous dis avec tous les cultivateurs éclairés : " *C'est possible* " et je le prouve à l'instant.

Ce n'est pas possible ; mais y pensez vous ? Pourquoi ce qui est possible pour votre voisin, ne le serait-il pas pour vous. On a dit quelque part que ce dicton : *Ce n'est pas possible* n'est pas français ; mais je vous dis que ce n'est pas même canadien, quand il s'agit de l'amélioration de nos terres.

Encore une fois : *c'est possible*, c'est même facile. Permettez maintenant que je pose une question à ceux qui tiennent un langage aussi décourageant. Ce qui a été fait par une personne, peut-il l'être par une autre personne qui a les mêmes ressources à sa disposition, et qui se trouve en tout dans les mêmes circonstances ?

Mais oui, s'empresset-on de répondre ; c'est le soleil en plein midi.

Mais allons plus loin : ce qui a été fait par dix, vingt, trente personnes, peut-il l'être par dix, vingt, trente autres, qui ont autant d'intelligence, de force, d'ordre et d'économie ? Même réponse, de la part de tout homme sensé.

Maintenant, je vais faire avec vous l'application des principes que vous et moi venons d'énoncer.

Des Anglais, des Irlandais, des Ecossais, des Français, en nombre assez considérable, sont venus au

milieu de nous ; et parmi ces émigrants, ceux qui se sont livrés à la culture du sol, ont presque tous réussi à doubler, à tripler et plus le revenu des terres qui leur sont échues en partage.

Dites donc, lecteurs, comment ont-ils pu arriver à cet heureux résultat ? Il est possible que votre première réponse soit une objection et que vous me disiez : " Belle affaire ! il ne faut pas les comparer à nous autres ; ils étaient riches, et nous sommes pauvres, ils avaient de l'argent, et nous en avons à peine pour nos plus pressants besoins.

Cela peut être vrai pour quelques uns ; mais ce ne sont pas ceux-là que je veux offrir à votre imitation ; au contraire, ce sont ceux qui étaient sans ressources pécuniaires et même dans un état voisin de l'indigence, à leur arrivée au milieu de nous.

Voici une autre objection qu'on ne manquera pas de me faire : Ces étrangers, va-t-on dire, sont très économes et au point que ce qui leur suffit, nous est absolument insuffisant. Je pourrais d'abord répondre avec raison à cette objection : Si certain cultivateurs étrangers font de l'économie leur principale ressource, nous canadiens, nous sommes pour la plus part coupables de prodigalité, et dans une foule de cas, nous pourrions réduire considérablement les dépenses de nos voitures, de nos tables, et de nos habits. Cependant, malgré les reproches que nous pourrions nous adresser à ce sujet, il est des peuples

qui, malheureusement, nous ressemblent. Oui, parmi ceux qui nous arrivent de l'ancien monde, il en est qui aiment le travail, mais qui aiment encore la bonne chair, et ce sont ceux-là que, de préférence, je vais vous proposer pour modèle, afin de vous forcer d'avouer qu'ils sont en tout dans les mêmes circonstances que vous.

Donnez, s'il vous plaît, toute votre attention, au fait suivant, il vous en dira plus sur le sujet dont il s'agit, que tous les raisonnements du monde.

Il y a quelques années, un Français apprenant que le Canada renferme un grand nombre de terres incultes, mais fertiles, vend aussitôt sa propriété d'une petite valeur, et s'embarque sur un vaisseau anglais, avec sa famille. Arrivé ici, il ne lui reste plus que quelques sous, car le prix de sa propriété a suffi à peine pour payer son passage. Il était assez pauvre, n'est ce pas.

Le voilà donc sur une terre étrangère, sans moyens d'existence ! Que va-t-il devenir ? Que va-t-il faire ? Va-t-il mendier ? Oh ! non ; il a de la force, de la jeunesse, du cœur, et il rougirait d'aller de portes en portes, solliciter une aumône.

Que va-t-il donc faire ? Voici : sans perdre un instant, il cherche, il s'informe où il pourra trouver de l'ouvrage ; car il ne peut se rendre dans la forêt, avec toute sa famille, privé de tous secours. Ses recherches sont suivies d'un prompt succès, car dès le lendemain il est devenu fermier. D'abord, pendant quelques jours, il travaille pour son maître, pour gagner un peu de nourriture.

Mais le champ qui lui est confié, est presque stérile, et est en partie couvert de mauvaises herbes. C'était autrefois une excellente terre, mais elle est ruinée.

Aussitôt qu'il put disposer de son temps, il se mit à l'œuvre. Il commence par détruire les herbes nuisibles par des labours profonds et répétés, il achète du fumier de ses voisins, il augmente celui de ses animaux par d'énormes composts, et il engraisse sa terre abondamment.

Enfin, il fait tant et si bien, qu'au bout de trois années seulement, il a au-delà de \$400 à sa disposition.

Son maître voyant sa terre dans un état d'aussi grande prospérité, est bien aise de la reprendre sous sa direction, et de cet instant, tout est fini entre eux. Notre fermier au lieu d'aller dans la forêt, comme il avait d'abord résolu, apprenant qu'une terre est en vente, à quelque distance de là, se rend aussitôt chez son propriétaire.

A première vue, il reconnaît que ce propriétaire est dans la nécessité de vendre, parce qu'il a épuisé son champ ; mais il ne se laisse pas décourager et sur le champ il s'informe

du prix de sa terre. Douze cents piastres, lui fut-il répondu. Douze cents piastres ! Mais que vous rapporte-t-elle, chaque année ? Elle rapporte comme celle de mes voisins, c'est-à-dire, peu, car voyez-vous, ces terres donnent de bons revenus, les premières années qu'on les cultive, puis ensuite elles se reposent ; mais j'espère que la mienne reviendra bonne ; d'ailleurs, voyez son étendue, et vous comprendrez que le prix est au-dessous de sa valeur réelle.

Après ses pourparlers, notre étranger achète cette terre aux conditions suivantes : Quatre cents piastres au moment de l'achat, et deux cents piastres, par année, jusqu'au parfait paiement.

Aussitôt que le marché fut conclu, le vendeur, en tournant sur lui-même se trouve en face d'un ami, à qui il dit : " Le pauvre niais. le voilà bien attrapé ! croit-il qu'il fera plus de merveilles que moi, qu'il pourra avoir du blé là où je n'ai eu que des chardons, du bon foin, là où il ne pousse que des bouquets jaunes.

Nous verrons plus tard quel est le plus niais des deux !

Au bout de quatre ans, cette terre est entièrement acquittée et elle est d'une fertilité à rendre tous les voisins jaloux ; tandis que le premier propriétaire avait à peu près dépensé tout son argent.

Quelle différence offre ce champ aujourd'hui, des animaux d'espèces choisies le parcourent en tout sens, et proclament sa richesse par leur étonnement.

Mais les voisins pour se consoler de leur infériorité disaient : Cette vigueur est passagère et elle disparaîtra bientôt. Cette terre a déjà joué le même tour à son premier maître.

Mais la joie de ses envieux a été de courte durée ; car les revenus de cette terre allaient en augmentant d'année en année, et au bout de dix ans seulement, ce propriétaire aurait cru sacrifier son champ, en le cédant pour la somme de quatre mille piastres.

Ainsi voilà, qui est clair comme le jour : la même terre a ruiné son premier propriétaire, parce qu'il s'est cramponné à une malheureuse routine ; elle a fait la fortune du second, parce qu'il lui a donné les soins qu'elle réclamait.

Ce fait, loin d'être isolé, a été répété des centaines de fois.

Comme je crains d'être trop long, je vais en demeurer là, et je continuerai ma démonstration dans un prochain article.

N. A. L.

Git de coutume le venin.
Être bien dans un endroit comme un rat dans la paille.
C'est folie de semer les roses aux pourceaux.
Au petit pourceau Dieu donne bonne racine.
C'est chose qui moult me déplaît

VERGER.

Fruitier portatif.

Il ne se trouve presque aucune maison de ferme où l'on rencontre un local qu'on puisse consacrer à la conservation des fruits pour la provision de l'hiver, et qui soit propre à cet usage ; et dans la construction ordinaire des habitations rurales, il devient presque toujours impossible de mettre cette provision à l'abri des dégâts des rats et des souris. Cet inconvénient se faisant vivement sentir dans la ferme de Roville, on s'en est affranchi au moyen de l'expédient qu'on va décrire, et qu'on peut recommander avec confiance pour l'usage des ménages de tous les rangs.

On fait construire en planches de sapin ou de peuplier, d'un $\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur, des caisses de 3 pouces seulement de hauteur, et de 26 pouces de longueur sur 18 pouces environ de largeur, le tout pris en dedans ; toutes ces caisses doivent être de dimensions bien égales, de manière à s'ajuster exactement les unes sur les autres ; elles n'ont pas de couvercles, et le fond est formé de planches de $\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur, solidement fixées par des pointes sur le bord inférieur des planches qui forment les parois des caisses. Au milieu de chacun des quatre côtés de la caisse, on fixe par des clous, près des bords supérieurs, des morceaux de bois ou tasseaux d'environ 4 pouces de longueur, sur 2 pouces de largeur et $\frac{1}{2}$ pouce d'épaisseur. Ces morceaux sont appliqués par une de leurs faces larges, sur les faces extérieures de la caisse, et en sorte qu'un de leurs bords, sur toute la longueur du tasseau, dépasse en hauteur, de $\frac{1}{2}$ pouce, le bord supérieur de la caisse. Ces tasseaux ont deux destinations : d'abord, ils facilitent le manœuvre des caisses, en servant de poignées par lesquelles on les saisit et les enlève aisément de deux mains ; ensuite, ils servent d'arrêt pour tenir exactement les caisses dans leur position, lorsqu'on les empile les unes sur les autres : à cet effet, ces tasseaux doivent être un peu délardés ou amincis en dedans, dans la partie qui fait saillie en hauteur, de manière que la caisse supérieure puisse recouvrir bien exactement celle qui est au-dessous, sans être serrée par le bord des tasseaux.

On conçoit facilement, d'après cette description, que chaque caisse étant remplie d'un lit de prunes, de pommes, de raisins, etc., elles s'empilent les unes sur les autres, chacune servant de couverture à la précédente ; et la caisse supérieure étant la seule qui reste découverte, on la ferme en plaçant sur elle, soit une caisse vide, soit un couvercle en planches, de même dimension que les caisses. On peut empiler ainsi quinze caisses ou même davantage, et chaque pile présente

l'apparence d'un coffre entièrement inaccessible aux animaux rongeurs, et qu'on peut loger dans un local destiné à tout autre usage, dans lequel il n'occupe presque pas d'espace.

J'ai indiqué la hauteur de 3½ pouces pour les caisses, parceque c'est celle qui convient pour des pommes d'un gros volume; mais pour des fruits plus petits, on peut faire des caisses de 2½ pouces ou même de 2 pouces de profondeur, et on peut placer dans la même pile des caisses de profondeur pourvu qu'elles aient toutes les mêmes dimensions en longueur et en largeur. On pourrait aussi donner à toutes les caisses plus de longueur ou plus de largeur que je ne l'ai indiqué; mais je pense qu'on trouvera toujours plus commode de ne pas dépasser les proportions dans lesquelles chaque caisse peut être maniée sans effort par une seule personne, et ordinairement par une femme. Dans les dimensions que j'ai proposées, chaque caisse peut contenir une centaine de pommes d'une belle grosseur, ou plus du double des petites espèces; en sorte qu'une pile de quinze caisses, qui n'occupe qu'une hauteur de 4½ pieds au plus contiendra un approvisionnement de deux mille à deux mille cinq cents pommes d'espèces diverses.

Les fruits se conservent parfaitement dans ces caisses, et cette bonne conservation est vraisemblablement due à la stagnation complète de l'air dans cet appareil. On s'efforce d'obtenir autant qu'on le peut cette condition dans les fruitiers ordinaires, parce qu'on a reconnu que c'est elle qui contribue le plus à la conservation des fruits; mais quelque soin que l'on prenne, il est impossible de l'atteindre dans le local mieux clos, avec la perfection qu'on l'obtient sans aucun soin dans les caisses. On sent, toutefois, qu'il est encore plus indispensable ici que dans toute autre disposition, de ne serrer les fruits dans les caisses que lorsqu'ils sont entièrement exempts d'humidité, puisqu'il ne peut plus s'y opérer d'évaporation.

Les principaux avantages qu'on trouvera dans l'emploi du fruitier portatif consistent non-seulement dans la possibilité de loger une grande quantité de fruits dans un très-petit espace, et de les tenir parfaitement à l'abri des animaux malfaisants, mais aussi dans la facilité avec laquelle se fait le service, pour soigner et trier les fruits en enlevant ceux qui viendraient à se gâter, ou ceux dont on a besoin pour la consommation journalière; en effet, la caisse supérieure de la pile étant découverte, on examine tous les fruits avec bien plus de facilité qu'on ne peut le faire entre les tablettes des fruitiers ordinaires. On enlève ensuite cette première caisse, on la pose à terre à côté de la pile afin de procéder à la même opération dans la seconde

qui se trouve découverte, et toutes les caisses viennent successivement se placer ainsi l'une sur l'autre, en formant une nouvelle pile dans un ordre inverse de celui de la première. Si l'on place plusieurs piles les unes à côté des autres, une seule place vide suffit pour permettre d'opérer le remaniement de toutes, parceque le déplacement de la première pile laisse un nouveau vide où vient se placer la seconde, et ainsi de suite.

Les fruits renfermés dans ces caisses sont beaucoup mieux garantis de la gelée que lorsqu'ils sont à découvert sur des tablettes; et, à moins que le local où on les conserve ne soit exposé à de très-forte gelées, il sera facile d'en préserver les fruits, en revêtant les piles de plusieurs doubles de couvertures, de vieux matelas ou de tout ce qui serait propre à cet usage; mais, si la gelée devenait trop intense, on pourrait facilement transporter toute la provision de fruits dans un autre local, sans les endommager et sans embarras, puisqu'il ne s'agirait que de former ailleurs une pile avec les caisses, dont le transport peut s'opérer en très-peu de temps sans déranger les fruits. Chaque caisse, dans les dimensions que je viens d'indiquer, coûtera de 20 à 30 sous, selon que le prix du bois sera plus ou moins élevé dans la localité, et que la construction sera plus ou moins soignée. (1)

M. DE DOMBASLE.

(1) On pourrait employer avantageusement le bois des caisses à savon, biscuits, etc., etc. mais il faudrait donner à ces caisses la profondeur indiquée plus haut. Si elles étaient trop profondes, l'épaisseur de fruits entassés et le surcroît d'air contenu dans la caisse occasionnerait la pourriture.—[Réd. S. A.]

Récolte et conservation des fruits à cidre.

Récolte des fruits.

La récolte des pommes est une opération très-importante à laquelle on ne donne pas assez de soins: la qualité du cidre dépend presque autant des attentions données à la récolte que de la manière de le faire.

A l'approche de la maturité des fruits, empêchez les bestiaux d'aller sous les arbres. Très-friands de cette nourriture, ils mangent les fruits que les vers ou le vent ont fait tomber, ce qui ne laisse pas quelquefois d'être une perte notable. Les grands quadrupèdes augmentent encore la perte en s'adressant aux branches inférieures qu'ils brisent en broutant les jeunes bourgeons et en arrachant les fruits qui ne veulent pas tomber. Il est donc essentiel d'entourer, autant que possible, tous les champs plantés

d'arbres à cidre de haies ou de clôtures de défense.

Au moyen de ces précautions, on conserve entièrement la récolte, et les fruits arrivent peu à peu à leur maturité parfaite, qu'on reconnaît facilement à leur odeur agréable, à leur teinte jaune et à la chute spontanée, même par un temps calme, de fruits non piqués par les vers et au beau noir de leur pepins. Pendant les deux mois qui la précèdent c'est-à-dire du milieu de septembre à la fin de novembre, suivant les variétés, on enlève chaque jour les fruits tombés, afin qu'à l'instant de la récolte on ne trouve plus que des fruits sains.

Récoltez par un temps sec et par un beau soleil, de dix heures du matin à six heures du soir. C'est de rigueur, car les fruits qu'on rentre mouillés noircissent et pourrissent rapidement.

On force les fruits à se détacher, en montant dans l'arbre et secouant les branches avec les pieds et les mains. La plupart se détachent ainsi très-facilement. Pour faire tomber les autres, on a l'habitude de les frapper avec de grandes gaules. Si l'on ne battait que les branches avec précaution, il n'y aurait pas grand mal; mais les ouvriers gaudent avec violence à tort et à travers, meurtrissent les fruits, cassent le bout des branches et enlèvent beaucoup de bourgeons destinés à la production de l'année suivante. Il en résulte deux inconvénients: les fruits meurtris pourrissent promptement en excitant la fermentation putride dans le cas où ils se trouvent; dans cette taille factice, on fait que l'arbre pousse en bois. Le gaulage mal exécuté et les gelées du printemps mettent les arbres dans l'impossibilité de produire abondamment plus d'une année sur trois.

Les bons cultivateurs renoncent à l'emploi des gaules, ou au moins ne s'en servent que pour ébranler les branches, et en les munissant pour cela d'un crochet à leur extrémité.

A Jersey, quand on veut avoir d'excellent cidre, on attend que les pommes tombent d'elles-mêmes. Quelquefois, cependant, on se sert de la gaule pour les abattre, mais cette opération se fait toujours sous la surveillance du propriétaire, et il est rare que les bourgeons soient détachés en même temps que les fruits. Souvent encore on fait monter des hommes ou des enfants dans les arbres pour secouer les branches; mais auparavant on leur fait quitter leurs souliers qui pourraient déchirer l'écorce de l'arbre.

Les fruits abattus doivent être cueillis, suivant leur espèce, en évitant tout ce qui peut les meurtrir. Ainsi il faut se garder de les jeter de loin au tas, ou de les ramasser à la pelle pour les porter pèle-mêle dans une voiture où on les fait tomber de

haut. Il vaut mieux les ramasser à la main, les mettre au fur et à mesure dans des sacs ou des paniers et les porter ainsi à la ferme où les étendre pendant deux ou trois jours au soleil ; on les réunit ensuite en petit tas, et on les laisse plus ou moins de temps, suivant les espèces, pour y *suer* ou abandonner la quantité d'eau surabondante. Il est bon de mettre une couche de paille pour éviter le contact immédiat de la terre. Cette opération préliminaire de mise en tas a encore pour effet de favoriser la réaction entre les principes et de compléter, pour ainsi dire, la maturation.

Lorsqu'on les réunit en trop grande masse, pratique encore très-répandue, le développement de chaleur devient trop considérable, surtout au centre des tas, et alors, au lieu d'y avoir une simple réaction favorable dans les principes des fruits, il se produit une altération complète ou *bloïssissement*, qui fait disparaître le principe sucré et ne permet plus d'obtenir des fruits blets qu'un liquide plat, coloré par la parenchyme qui s'y trouve dans un état de division extrême, et passant très-promptement à l'aigre.

Pour conserver les fruits jusqu'à l'époque du pressurage, il est convenable, non de les abandonner dans les cours et dans les vergers exposés, à toutes les intempéries de l'air, mais de les placer sous des hangars, dans des cases fermées seulement sur les côtés avec des planches. Dans chacune de ces cases dont on peut augmenter le nombre et les dimensions, il faut mettre à part les pommes aigres, les douces, les amères, les précoces, les moyennes et les tardives. Il serait même bon d'isoler, autant que possible, les fruits des terres fortes et humides, et ceux des terrains calcaires. Il faut aussi mettre de côté les fruits tombés, tous attaqués du ver, s'ils n'ont pu arriver à leur maturité.

La théorie et la pratique s'accordent pour démontrer que la conservation des pommes en tas moins considérables que ceux qu'on élève habituellement, à l'abri de la pluie, dans des celliers, magasins ou greniers, est une mesure fort utile et très-facilement praticable, même dans les grandes exploitations. Et ce qui prouve qu'il en est ainsi, c'est que beaucoup de bons cultivateurs et de propriétaires agissent ainsi d'après mes conseils et s'en trouvent fort bien. Dans une des grandes fermes des environs de Pont-l'Évêque, le propriétaire a fait construire un magnifique bâtiment de 150 pieds de long, qui renferme le cellier, le pressoir, le tour à piler, et au-dessus un grenier pour conserver les pommes depuis le moment de la récolte jusqu'à celui du pilage ; elles sont divisées par catégories d'espèces et d'époque de maturité. Quand on veut les piler, on les fait tomber du grenier au moyen d'une

trappe, dans le tour à piler situé au rez-de-chaussée. Dans ces conditions, les pommes complètent leur maturation et se conservent parfaitement bien sans qu'il en pourrisse aucune.

Lorsque les fruits sont conservés en tas dans les cours ou dans les bâtiments mal clos, il faut avoir soin, au premier froid, de couvrir les tas avec de la paille et des draps mouillés qu'on ne doit enlever qu'après le dégel, ou avec précaution pendant le pressurage, si cette opération se fait par un temps de gelée. Celle-ci détériore entièrement la qualité des fruits, les affadit ; une sorte de décomposition s'opère, et l'on croirait que les sucres contenus dans la pulpe sont, par la condensation, ramenés à l'état aqueux. Cette décomposition du tissu fibreux et du principe sucré de la pulpe ne tarde pas, au dégel, à être suivi d'une fermentation putride, et, par conséquent, de la pourriture totale du fruit.

L'expérience ayant démontré qu'on ne peut obtenir généralement du bon cidre avec les fruits d'un même *solage* ou d'une seule espèce, on doit mélanger les espèces de manière à neutraliser les défauts des unes par les qualités des autres. C'est ainsi que l'on ajoute plus ou moins de pommes amères à des pommes douces, suivant que les unes ou les autres viennent de tels ou tels terrains. Pour les cidres de longue garde, on doit associer deux tiers de pommes douces et un tiers de pommes amères.

J. MORIÈRE.

Un cartel

A PROPOS DE LA VIANDE D'UN JEUNE BŒUF
ET DE LA VIANDE D'UN BŒUF DE
7 ANS.

La *Mercuriale des halles et marchés* publie le travail suivant qui lui est adressé par un ancien boucher chevillard de Paris. Nos lecteurs verront que nous ne sommes pas le seul à penser que nos races bovines indigènes sont aptes à donner une viande au moins aussi bonne sinon meilleure que les races étrangères les plus renommées ; ils y verront aussi qu'au point de vue gastronomique et hygiénique la précocité constitue une grosse erreur et place le consommateur dans la nécessité de manger une viande peu succulente et moins agréable au goût que celles provenant d'un bœuf âgé de 5 à 7 ans qui a fourni du travail à la ferme pendant la plus grande partie de sa carrière. C'est là une vérité que nous avons toujours vivement soutenue ; il serait temps que la lumière se fit et nous voudrions que le cartel proposé par M. O. R... ancien boucher chevillard, fût accepté par les partisans exaltés des bœufs anglais et par les enthousiastes de la précocité. Nous nous plaçons du côté de M.

O. R... qui bien certainement remporterait la victoire.

A. DE LAVALETTE.

Monsieur le Directeur,
Ancien boucher chevillard retiré du commerce depuis quelques années, je lis avec intérêt tout ce qui se publie sur la production et sur le commerce de la viande ; je connais, par conséquent, ce que vous avez écrit sur les questions spéciales à la boucherie, et, sur presque tous les points, je suis en parfait accord avec vous.

Il me semble, monsieur le directeur, que vous devriez constater la supériorité de nos races françaises sur les bœufs étrangers. Si vous voulez bien, je vous seconderai de ma vieille expérience dans cette campagne contre l'anglomanie.

Je vais d'abord vous communiquer mon opinion au sujet de la viande d'un jeune bœuf et d'un bœuf de 7 ans, extrême limite d'âge, à mon avis, pour un bon animal de boucherie.

Depuis que nous avons la vapeur et les chemins de fer, on veut aller trop vite en économie domestique. Parmi nos agronomes qui s'occupent spécialement de la question du bétail, il y en a qui affirment que la viande d'un jeune bœuf qui n'a pas travaillé est meilleure que la viande d'un bœuf qui a porté le joug pendant quatre ou cinq ans.

Le vieux bœuf est préférable.

Et pourtant, monsieur le directeur, c'est à ce dernier bœuf que je donne le premier rang, non-seulement comme qualité de viande, mais encore parce qu'il y a une plus value considérable pour l'engraisseur et pour le boucher.

Quant à la supériorité de la viande, elle me semble tellement incontestable pour les praticiens, pour les gourmets, que les démonstrations seraient superflues.

Cependant, comme les prôneurs fanatiques de la précocité comptent de nombreux adhérents, il importe de les dissuader en leur disant nettement la vérité.

A l'époque où je faisais le commerce de la viande, les Durham et autres variétés précoces n'avaient pas encore envahi nos étables ; on suivait sagement les lois de la nature, en attendant qu'un bœuf eût pris tout son développement avant de le mettre à l'engrais.

Je vous assure que Paris était alors approvisionné en viande, au moins aussi régulièrement qu'aujourd'hui, avec cette différence qu'elle était plus savoureuse que la viande des bœufs précoces.

J'ai pu faire depuis, chez mes successeurs, des essais de dégustation qui m'ont convaincu que la précocité exagérée par des moyens factices a pour résultat une qualité de viande que je déclare inférieure.

Et comment, monsieur le directeur, en serait-il autrement? Un jeune bœuf de quatorze ou dix-huit mois est-il autre chose qu'un gros veau? La viande qu'il donne peut-elle avoir les qualités requises pour une bonne alimentation? Non. Mais elle est, sans contredit, beaucoup plus tendre que celle d'un haut bœuf de sept ans, cela dépend d'ailleurs du mode d'engraissement et de la race du bœuf.

En définitive, il ne s'agit pas d'avoir une viande excessivement tendre, mais une viande faite et arrivée à son point de perfection.

Les anglo-manes prétendent que la viande de nos vieux bœufs n'est bonne que pour le pot-au-feu; c'est une erreur profonde. Le filet, le faux-filet, l'entre-côte d'un bœuf de six à sept ans, bien engraisé, sont supérieurs aux mêmes morceaux d'un tout jeune bœuf pour mettre à la broche.

Quant à la cuisse, l'épaule, à la côte, elles servent délicieusement pour le pot-au-feu national. Oui, le pot-au-feu que les Anglais ont l'air de dédaigner chez eux et dont ils n'oublient pas de se régaler quand ils sont chez nous.

Loin de moi l'idée, monsieur le directeur, de nier

L'utilité des animaux précoces.

La consommation ayant augmenté, il est indispensable d'activer la production par tous les moyens possibles. La précocité de certaines races figure parmi ces moyens, mais il ne faudrait pas en abuser et tomber dans des excès qui pourraient compromettre les intérêts de notre agriculture.

Ce que je veux démontrer, c'est l'infériorité d'un jeune bœuf Durham sur nos bonnes races de travail, comme animal de boucherie.

Si vous voulez bien adopter mon idée, je porte un défi, par votre journal, aux fanatiques de la précocité.

Un des admirateurs de la race Durham apportera la moitié d'un jeune bœuf de 15 à 18 mois; de mon côté, j'apporterai la moitié d'un bœuf de 5 à 6 ans, ayant travaillé et appartenant à une de nos excellentes races françaises.

Nous ferons préparer les deux moitiés dans un des grands restaurants de Paris; nous convoquerons un jury de gourmets qui procéderont à la dégustation des deux sortes de viande, et, si le Durham n'est pas déclaré inférieur, je payerai mille francs à mon antagoniste l'anglomane.

Si, au contraire, le bœuf français de cinq à six ans est jugé supérieur par les gourmets dégustateur, l'anglomane versera la somme de mille francs dans la caisse de la Société mutuelle des garçons bouchers de la ville de Paris.

On saurait ainsi à quoi s'en tenir au sujet de la précocité dont on vante beaucoup trop les merveilles imaginaires.

Il en est des animaux, et surtout des bœufs, comme des fruits et des légumes; les plus précoces ne sont pas les meilleurs, au contraire.

A Paris, vous voyez chez les marchands de comestibles des asperges, des fraises, même des melons au mois de mars. Ces fruits sont recherchés comme curiosité, comme objet de luxe; mais les acheteurs eux-mêmes ne se méprennent pas sur leur qualité. Les grappes de raisin qui nous arrivent très-souvent vers le 1er juillet, quelquefois avant, n'ont rien de la saveur délicieuse des raisins cueillis en septembre.

On aura beau dire et beau faire, la nature ne perdra jamais ses droits, et toutes les fois qu'on la violentera, elle châtiara les profanes qui oseront porter atteinte à ses prérogatives.

A propos d'animaux, je pourrais aussi parler des porcs anglais, très-précoces, mais de qualité tellement inférieure, que les charcutiers de Paris n'en achètent presque plus.

Comme dit le proverbe: "Que chacun fasse son métier et les vaches seront bien gardées." Ancien boucher chevillard, je reste dans la spécialité bovine, en vous priant de publier mon cartel, qui n'entraînera la mort de personne, à moins que ce ne soit par suite d'indigestion.

O. R.

—Revue d'Economie Rurale.

Hommage à l'agriculture.

4 Octobre, 1870.

Monsieur le Rédacteur,

Aujourd'hui que l'agriculture reçoit l'amélioration qui lui est due, on commence à voir qu'elle n'est pas tout à fait indigne de l'homme. Des hommes haut placés ont donné l'exemple en l'encourageant et des jeunes gens instruits ont compris qu'en cultivant, ils faisaient leur propre carrière et de plus qu'ils rendaient service à leur pays. Cependant, il existe encore une foule de personnes et surtout dans les villes, qui croient que les travaux des champs doivent être le partage de la classe ignorante. Si elles veulent me suivre un instant, nous jetterons un coup d'œil à travers les siècles passés, où l'on pourra se convaincre de la nécessité de généraliser l'agriculture, par l'exemple qu'en ont donné les rois de l'antiquité en comprenant que la richesse d'un pays doit se tirer du sol et que le travail manuel de l'homme distingué réussit mieux à cause de l'intelligence qui le dirige.

L'agriculture a fait la richesse et le bonheur des pays partout où elle a été regardée comme la première des professions; considérée sous tous les rapports elle doit en effet être regardée comme la première.

N'est-ce pas l'agriculture qui nous fait vivre, et les intérêts sociaux et moraux ne se rattachent-ils pas à ceux du sol? D'où je conclus que l'instruction publique présente sous ce rapport une déplorable lacune qui donne naissance à ce préjugé qui porte à croire que roustaud et cultivateur, comme on l'a déjà dit dans votre estimable feuille, sont synonymes.

Je m'explique ainsi l'éloignement de la plupart des personnes aisées pour les occupations rurales; l'empressement des fils de cultivateurs à quitter la profession paternelle; la tendance des capitaux à se jeter vers le commerce et l'industrie plutôt que vers les exploitations rurales, enfin la profonde ignorance qu'on remarque dans le monde sur les questions d'agriculture, les plus importantes et les plus simples. Je ne crains point de dire ici, une vérité politique, la seule incontestable et d'une application peut-être universelle: un gouvernement ne saurait trop encourager, trop honorer le travail de la terre.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur l'histoire, on voit que ce principe a été compris par les plus grands princes, par les plus grands législateurs.

Des travaux de géants furent accomplis dans le but de favoriser l'agriculture, par les fondateurs de ces empires d'Orient, qui, peu de siècles après le déluge, étaient déjà parvenus à un étonnant degré de fertilisation.

Ninus, au moyen de nombreux barrages dérive les eaux du Tigre et féconde les terres d'Assirie. La fondatrice de Babylone, Sémiramis, exécute les mêmes travaux sur l'Euphrate. "J'ai fait couler, disait-elle, les fleuves où je voulais, et je ne l'ai voulu que là, où ils étaient utiles. J'ai rendu la terre féconde en l'arrosant de nos fleuves." Cette inscription qu'elle avait tracée sur le bronze se lisait encore au temps d'Alexandre.

En Egypte, les cultivateurs étaient très honorés et occupaient un des premiers rangs dans les cérémonies publiques.

Les rois égyptiens étaient tenus de donner l'exemple de cette simplicité qui fait le fondement des mœurs et du bonheur agricole.

Des imprécations furent tracées sur une colonne du temple de Thèbes, contre le premier roi qui introduisit

le luxe.

Aujourd'hui, on trouve le luxe dans le réduit de l'ouvrier comme dans l'appartement du riche. La fille qui manque du nécessaire se couvre du superflu. Sous des dehors brillants, une misère secrète dévore les familles; et la société aveuglée, prend un tel état pour de la richesse! Elle ne comprend ni son mal, ni ce qui peut la guérir, et fière de ses vains oripeaux elle méprise l'agriculture parce qu'en elle doit être la simplicité qui fait en

ce monde le plus grand bonheur de l'homme. Tout en demandant pardon au lecteur de cette dissertation, je leur laisserai connaître l'idée de Cicéron sur le luxe.

“ C'est dans les villes que se crée le luxe, il produit la cupidité, la cupidité fait naître l'audace. De là toutes espèces de crimes qui ne peuvent prendre origine dans les habitudes sobres et laborieuses de la vie agricole. L'agriculture enseigne l'économie, le travail et la justice.”

Allons, messieurs les citoyens, qui regardez d'un air de mépris le courageux cultivateur parce qu'il porte une étoffe qu'il a le mérite d'avoir fait lui-même, voyez-vous quelle opinion avait le grand orateur romain du luxe.

La Chine et l'Inde que l'Europe surpasse aujourd'hui à tant d'égards, ces pays si remarquables par une civilisation très ancienne, doivent principalement leur antique puissance aux ouvrages que leurs souverains ont établis, en vue de favoriser l'agriculture.

L'agriculture ancienne.

Ces hommes que vous voyez courbés sur “ la terre, travaillent, sèment et récoltent pour nous, disait à son fils, dans une de ses visites Hong-Von, vainqueur des Tartares, en 1368 ! comme eux j'ai été laboureur ; ayez donc pitié du peuple.” Ainsi protégée, l'agriculture est arrivée en Chine, depuis plusieurs siècles, au plus haut degré de perfection.

Des principes et des mœurs analogues existèrent parmi les Perses, au temps de leur prospérité. Les Rois, à certains jours de l'année, mangeaient avec les cultivateurs et leur donnaient l'exemple de l'ouvrage manuel.

Arristide s'acquittait de la gloire en faisant revivre les lois de Solon, protectrice de l'agriculture. La prééminence accordée dans toutes les républiques à la profession du cultivateur sur celle d'artisan, et la nécessité de cette prééminence fut proclamée par les plus célèbres philosophes du temps : Socrate, Platon, Aristote et Xénophon.

Si nous passons à Rome, voici ce que nous apprend Eliné, des encouragements accordés à l'agriculture. “ La distinction et les rangs de citoyens, dit ce dernier, se tiraient de l'agriculture, les tribus les plus honorables étaient les tribus rurales, composées des citoyens possesseurs de terres ; les tribus urbaines, dans lesquelles il était infamant d'être transférée, étaient méprisées.”

Que nous sommes loin de ce bon temps où tout le monde, sans distinction aucune, comprenait que l'agriculture doit être la première des professions et la regardait comme telle !

Lorsque Régulus commandait les armées romaines contre les Carthaginois, le Sénat dut prolonger son consu-

lat, afin qu'il pût terminer la guerre. Le grand citoyen fait remarquer que ses terres souffriraient beaucoup de son absence, et demande la permission de retourner chez lui, le sénat refuse et décide que le champ du consul sera cultivé au frais de l'Etat.

Avec une telle protection, l'agriculture romaine parvint au plus haut degré de perfection.

“ C'est ainsi, s'écrie Virgile, que la forte Etrurie a pris croissance ; c'est ainsi que Rome est devenue la reine des cités, embrassant les sept collines dans son enceinte immense.”

“ Mais peu à peu les pères de famille, dit Varron, abandonnant la charrue, se glissèrent à la ville, et aimèrent mieux agiter leurs bras au théâtre ou au cirque que dans les champs et dans les vignes.” Bientôt après, les guerres civiles s'allumèrent, la liberté s'éteignit : et la campagne de Rome commença à devenir ce qu'elle est encore de nos jours, un triste et morne désert.

Je n'ajouterai qu'un mot et ce sera sur les rapports intimes qui existent entre la religion véritable et l'agriculture.

L'agriculture satisfait avec abondance à tous nos besoins réels, et s'oppose à l'invasion de ces besoins factices qui, loin des champs appauvrissent souvent l'opulence ; elle détourne l'ennui par la variété des occupations, elle amortit les passions par la fatigue corporelle ; elle nourrit le sentiment religieux par le spectacle continu des œuvres de la création. Notre sort dépend tellement d'elle qu'un des principaux caractères de la vraie religion est de nous porter mieux qu'aucune autre à la vie des champs. Dépendant de Dieu et de ses bras, plus que des hommes, l'agriculteur jouit de la plus grande liberté possible. Rarement les pertes qu'il éprouve compromettent sa fortune, car il y reconnaît l'effet direct des causes supérieures avec lesquelles il ne peut lutter ; elles ne font pas naître dans son âme ces chagrins amers auxquels il serait exposé dans d'autres carrières par suite de l'injustice ou de l'ingratitude des hommes. Au cultivateur plus qu'à tous, les douceurs de la propriété sont connues : jouissant du passé par le souvenir de ses travaux, du présent par la vue des progrès qu'il a obtenus, de l'avenir par l'espérance, tout l'intéresse, tout le charme dans son empire ; et comme le dit Olivier de Serres “ il en vient à trouver son logis plus agréable, son pain meilleur et sa femme plus belle que ceux d'autrui.”

UN ABONNÉ.

Quand poule parle le coq se tait.
Ce que pontin prend en jeunesse
Il le continue en vieillesse.

Il ne faut pas apprendre au poisson à nager.
Être heureux comme le poisson dans l'eau.
Il n'est ni chair ni poisson.

BASSE-COUR.

La spéculation de la volaille.

Il est un préjugé très-vivace chez tous les agriculteurs, amateurs ou débutants, et que malheureusement jusqu'ici la presse agricole a sans cesse encouragé, c'est celui que j'appellerai *le préjugé du Poulailleur*.

Une poule, dit-on, fait 120 œufs par an, du prix de 6 francs, cette poule vaut 2 francs, c'est donc un placement de 300 pour 100.

Si une poule, continue-t-on, fournit un revenu de 6 francs, 500 poules rapporteront 3,000 francs, donc... on comprend le reste de la phrase.

Et pourtant, si l'on comptait bien, l'on reconnaîtrait que personne n'a fait de belles affaires avec un grand poulailleur ; du reste, un peu de réflexion suffit pour se convaincre qu'il en doit être ainsi.

Le prix des produits de la volaille est fait naturellement par les producteurs les plus nombreux, c'est-à-dire les petits cultivateurs. Eux doivent gagner, car leur spéculation doit être lucrative comme toute spéculation généralement faite. C'est en ajoutant à leur frais un bénéfice raisonnable qu'ils arrivent à établir le prix de leurs produits et c'est ce prix qui est le prix du marché, car ils fournissent les 999/1000es des volailles vendues ou de leurs produits accessoires.

Quels sont les frais qui grèvent leur production ? Presque rien. Dans une exploitation rurale, un petit troupeau de poules se nourrit dehors presque toute l'année sur le tas de fumier, avec les herbes qui environnent la ferme ; l'hiver, il faut un supplément de nourriture, mais on a les *grapiers* du blé qui ne peuvent se vendre et qui suffisent, avec les balayures de la cuisine et autres produits sans valeur, à les alimenter pendant les quatre ou cinq mois de la mauvaise saison.

On conçoit qu'en pareilles conditions le poulailleur puisse être une excellente spéculation. Mais si, au lieu de laisser vivre la volaille à l'aventure, on en a une telle quantité qu'on est obligé de la nourrir de grains, c'est toute autre chose.

Vous êtes obligé d'acheter des grains—forme de nourriture coûteuse—pour fabriquer une viande qui ne vaut pas plus de 7 centins la livre vivante, pris à la ferme.

M. Alibert, dans ses *Recherches expérimentales sur l'alimentation et la respiration des animaux* a mis ce fait en lumière d'une façon indiscutable. Il a constaté que pour faire 1 livre de viande de poule valant de 7 centins ou son équivalent, 1 livre d'œufs—soit 16 à 20 œufs—valant 1 fr. environ, 1

faut fournir l'équivalent de 6 livres de froment ou de 7 livres d'avoine.

Il faut se rappeler que ceci ne représente que l'alimentation théorique, si l'on peut s'exprimer ainsi ; en pratique, les volailles soumises à la même alimentation s'en fatiguent vite, gaspillent beaucoup de ce qu'on leur donne et ne produisent plus autant.

Le logement devient assez coûteux à installer, bien plus difficile à tenir propre ; les soins de la volaille entre elle et pour une part assez forte dans le débit du compte. Enfin, il est évident que la santé des volailles enfermées et cloîtrées est moins bonne que celle d'animaux vivant à l'air libre et prenant de l'exercice : les maladies doivent avoir plus facilement accès dans le grand poulailler que dans le petit.

Quand aux cas imprévus de maladies contagieuses, il est parfaitement clair qu'elles ont plus de chances d'éclater parmi 100 bêtes que parmi 20 ; le calcul des probabilités dirait qu'on a cinq fois plus de chances de les voir naître dans le premier cas que dans le second. De plus, la maladie, ayant fait son apparition, aura 100 bêtes à détruire au lieu de 20 ; le mal sera donc et plus fréquent et plus terrible.

Ainsi, le prix de vente pour le grand producteur de poules sera le même que pour le petit, puisqu'il ne peut faire loi sur le marché, et ses frais seront infiniment plus considérables.

Il semblerait que l'expérience une fois faite, les pertes constatées, l'éleveur doit reconnaître son erreur et renoncer à une telle spéculation.

Il n'en est pas ainsi, tant est forte la maladie du poulailler.

Voit-on les couvées n'amener à bien que 35 à 55 pour 100 des œufs au lieu d'obtenir 70 ou 80 poussins comme les petits cultivateurs ?—On s'en prend à la volaille, au lieu d'accuser le régime.

La vermine se développe-t-elle dans les grands poulaillers tandis qu'elle respecte les petits ?—Encore la volaille ; et pourtant dans les étés si chauds de 1867 et de 1868 il n'est pas de poulailler qui eût pu arrêter les progrès des *pipidons* dans les poulaillers fermés du Midi.

Toujours les soins de la fille de basse-cour sont considérés comme l'unique cause de la non-réussite, et l'on ne veut pas admettre que la spéculation est radicalement mauvaise.

Est-ce à dire que toujours et partout la spéculation en grand de la volaille soit coûteuse ?—Nous nous tromperions grandement si nous étions aussi absolus.

Si, dans certaines conditions, les prix de ventes sont surélevés, il est évident que le crédit du compte pourra couvrir le débit. Le voisinage d'une

ville importante fait souvent hausser le prix de la volaille d'une façon suffisante ; ailleurs, c'est la réputation de la provenance : une volaille de Bresse ou du Mans peut valoir jusqu'à 3 et 4 francs la livre. Ou bien encore, l'on vend des reproducteurs de race pure, et une poule de 2 ou 3 livres atteint le prix de 10, 20 francs et plus. Dans ce dernier cas, il n'y a plus de limites au bénéfice, car la mode ne peut se chiffrer.

Parfois aussi, le hasard donne au cultivateur à un bon marché étonnant certaines matières alimentaires. Nous pourrions citer un éleveur du Var qui gagne énormément sur cette spéculation, grâce à la drèche des brasseries qu'il achète pour rien.

Mais ceci est l'exception. Le cultivateur doit bien réfléchir avant de s'engager dans une pareille entreprise.

Nous serions trop heureux si ces lignes pouvaient faire hésiter les esprits aventureux prêts à se laisser séduire par des calculs trompeurs.

EDMOND BARTHELET.

(Nouvelles Annales provençales.)

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VI

Pardoes parla alors de son intention de passer le reste de la journée à chercher dans la rivière des paillettes d'or et des pépites ; mais Jean Creps ne voulut plus entendre parler de travailler ce jour-là. Il fit remarquer que, dans tous les cas, il y avait deux de leurs camarades qui devaient rester près du feu pour se rétablir ; qu'ils s'étaient tous fatigués assez pour prendre quelques heures de repos, et qu'il était insensé d'épuiser ses forces par un labeur exagéré.

Pardoes reçut ce conseil en haussant les épaules, et le matelot fit une violente sortie contre la faiblesse et la paresse de ses camarades, comme il disait. Il prononça même le mot de *lâches*. Jean Creps, dont la patience était à bout, sauta tout à coup sur ses pieds et s'écria d'un ton courroucé, et avec des gestes si fiers que ses auditeurs en furent étonnés :

—Sais-tu, animal, que tu commences terriblement à m'ennuyer ? Penses-tu donc que je suis venu en Californie pour altérer ma santé ou pour mourir comme un chien dans ce désert les mains pleines d'or ? Tu parles et tu agis avec nous comme si tu étais le maître et que nous fussions les domestiques. Ah ! il faut être dur, brutal et sauvage pour t'inspirer du respect pour les droits des autres !

Eh bien, je te montrerai que la rudesse et l'insolence ne sont pas choses difficiles. Nous avons formé une société, sur le pied de la plus complète égalité. Je parle maintenant au nom de nous quatre, c'est la majorité. Nous nous décidons de ne plus travailler aujourd'hui ; à cette décision chacun obéira bon gré mal gré, et, si tu n'est pas content ainsi, tu peux aller au diable.

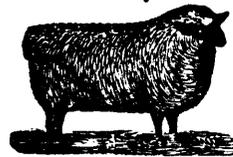
—Je prends ma part de l'or et je dissous la société ! hurla le matelot en bondissant en avant pour courir au trésor.

Mais Jean Creps tira son revolver de sa ceinture et s'écria :

—Sur ta vie, arrête ! Respecte la loi ! Encore un pas, et tu es mort

Pardoes fit signe qu'on se tint tranquille ; et, prenant l'Ostendais par le milieu du corps, il s'efforça de le ramener et de le calmer. Il dit que Creps avait raison au fond, que l'on devait avoir égard à l'indisposition des camarades, et, puisqu'ils avaient la majorité, qu'il fallait se ranger à leur avis. Il regrettait bien qu'on dût perdre une demi-journée en présence de tant d'or ; mais ils seraient d'autant plus forts le lendemain et regagneraient probablement le temps perdu. Il fit si bien que le matelot, quoique grognant encore, se soumit et reprit sa place au coin du feu.

Comme Pardoes craignait que la querelle ne recommençât à cause de l'évidente mauvaise humeur de Jean Creps, il annonça qu'il emploierait le reste de la journée à visiter le lit de la rivière. Il descendrait pendant une heure et demi le courant, en compagnie du matelot ; mais, comme à trois portées de flèche de l'endroit où ils se trouvaient, la rivière passait entre deux rochers où elle n'était pas guéable, ils résolurent de tourner la montagne pour suivre le cours de l'eau. Pendant ce petit voyage, ils tâcheraient de savoir jusqu'où on pouvait chasser dans cette contrée pour se procurer la nourriture quotidienne ; car il ne fallait pas oublier que leur provision de lard serait épuisée dans quatre jours.—(A Continuer.)



Avendre par le soussigné, 20 béliers purs costwold, agé de 2 ans, d'un an et de l'année.

Monsieur A. Ste. Marie a aussi plusieurs superbes MERES COSTWOLD dont il peut disposer à des prix MODERES. Il offre aussi un bon nombre de cechons Berkshires de première qualité, à aussi bon marché qu'on peut se les procurer selon leur qualité.

Laprairie, 4 Oct.—tip.

A. STE. MARIE

VENTE IMPORTANTE

DE

MOUTONS PURS LEICESTER.

M. JOSEPH BOILEAU

DE

ST. PHILIPPE, COMTE DE LAPRAIRIE

Si bien connu du Public comme Éleveur de la superbe race de Moutons Leicester, s'est décidé vù ses occupations qui ne lui permettent pas de continuer d'une manière convenable l'élevage de moutons, de vendre par ENCAN PUBLIC, le

18 OCTOBRE PROCHAIN

à sa résidence à St. Philippe son Stock de Moutons.

Plusieurs de ces Moutons ont obtenu des premiers Prix aux grandes Expositions Provinciales du Haut-Canada et qui ont été achetés de Messieurs Christopher Walker et John Snell, bien connus comme Premiers Éleveurs du Haut-Canada; ce qui pourra être constaté à la satisfaction des acheteurs par des certificats établissant ou ces moutons ont été achetés et quels prix ils ont obtenus en Haut-Canada.

Plusieurs de ces Moutons ont aussi obtenu des Prix à la dernière Exposition Provinciale de Montréal, dans la classe des Pura Leicester, dont un premier prix pour un bélier d'un an.

M. Boileau ayant aussi acheté de M. James Russell, de Richemond, Haut-Canada, un magnifique bélier Cotswold qui a obtenu le deuxième prix à la grande Exposition Provinciale qui a eu lieu à London, en automne dernier, plusieurs beaux croisés de cet excellent bélier seront aussi offerts en vente.

Le Stock est ainsi réparti :-

4 Béliers Leicester,

20 Brebis "

5 Béliers Croisés,

20 Brebis "

Les conditions de la vente seront comme suit : Au-dessous de quinze plastres comptant; quinze plastres et au-dessus, six mois de credit avec billets approuvés.

Il sera donné de plus la facilité à l'acheteur de donner son billet pour dix-huit mois en payant tout le six premiers mois et les autres six mois seulement.

29 Septembre.

COLLEGE VETERINAIRE DE MONTREAL

ETABLIS EN 1866.

En rapport avec la Faculté Médicale de l'Université McGill, sous le patronage du Conseil d'Agriculture, P. Q.

COURS . . . 1870-71.

Les Classes s'ouvriront MERCREDI, le 12 Octobre.

Pour les particularités s'adresser à

D. McEACHRAN,

679, Rue Craig.

GEO. LECLÈRE, M.D.,

Secrétaire.

Montréal, 10 Sept.—m

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAY, FRERES

No. 16, RUE ST. VINCENT MONTRÉAL

\$1 par année, payable d'avance.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 13 Octobre 1870.

Table with multiple columns for products (FARINE EN QUART, GRAINS ET GRAINES, VIANDES, VOLAILLES, POISSON, LAITIÈRE, FRUITS, etc.) and rows for different locations (Montréal, St. Jean, St. Hyacinthe, Joliette, Beauharnais, Trois-Rivières, Sorel, Québec) with sub-columns for units (DE, A) and prices (\$, c).